

JOURNAL

DE

CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

4^{me} Série; Tome VI; N° 4. — Avril 1860.

CHIMIE.

RECHERCHE DE LA PRÉSENCE DE L'OXYDE DE CARBONE DANS LE SANG.

Par le docteur HOPPE.

Quand on mélange du sang défibriné avec son volume ou son double volume d'une solution de soude caustique de 1.3 de pesanteur spécifique, on obtient, avec le sang normal, une masse noire, mucilagineuse, qui, étendue en couche mince sur une assiette, a une teinte vert-brun. Le sang saturé d'oxyde de carbone donne, au contraire, une masse rouge, presque coagulée, ayant sur l'assiette une couleur rouge allant jusqu'au cinabre.

Ces résultats ont été constatés sur cinq personnes asphyxiées par la vapeur du charbon, et dont une seule fut rappelée à la vie. Encore, le sang n'était pas saturé d'oxyde de carbone, puisqu'il rougissait au contact de l'air; aussi, les teintes caractéristiques n'étaient pas aussi vives que dans le cas de saturation. Ces recherches peuvent avoir une grande importance médico-légale. M. Hoppe s'est assuré que d'autres gaz, le protoxyde d'azote, le cyanogène, l'hydrogène sulfuré, l'acide cyanhydri-

que, le chloroforme et l'éther ne donnent pas naissance à la coloration précédente.

(*Archiv. für Path. anat. u. Phys.*, t. XIII, n° 1.)

NOUVEAU PROCÉDÉ POUR LA PRÉPARATION DU PHOSPHORE.

Le phosphore, cet agent toxique redoutable qui remplace, dans la main du criminel, l'arsenic et ses préparations, est devenu, depuis l'invention des allumettes chimiques, l'objet d'un commerce considérable.

L'autorité supérieure militaire et administrative, cédant aux sollicitations des savants et des praticiens, a soumis à l'appréciation de l'Académie la question de savoir si l'on devait donner la préférence aux allumettes à phosphore rouge ou conserver les allumettes à phosphore blanc ; mais, depuis, un nouvel inventeur s'est présenté et a proposé de remplacer les unes et les autres par des allumettes dites *androgynes*, peu différentes des allumettes à phosphore rouge, puisque c'est lui qui en fait la base.

Le phosphore blanc a succombé devant l'Académie ; la lutte existe entre les allumettes à phosphore rouge et les allumettes androgynes, et, quelles que soient celles qui l'emporteront, les unes et les autres n'offriront plus les dangers des allumettes à phosphore blanc comme moyen incendiaire et comme agent vénéneux, puisque le phosphore rouge n'est nullement toxique.

Mais pour faire le phosphore rouge, il faut avoir du phosphore blanc, et ce n'est que par l'action prolongée d'une forte chaleur qu'on parvient à modifier aussi essentiellement les propriétés du phosphore blanc et à lui ôter son action sur l'économie et sa faculté de s'enflammer spontanément.

Depuis la découverte du phosphore dans les os, on n'avait apporté aucune modification importante au procédé publié pour sa préparation. On traitait les os calcinés par l'acide sulfurique,

et le phosphate acide de chaux qui en résultait était décomposé par le charbon à l'aide d'une haute température. Il restait dans la cornue du phosphate neutre de chaux mêlé de charbon, qui n'avait aucun emploi, et toute la matière animale contenue dans les os était entièrement perdue.

M. Hugo Steck a modifié ce procédé de manière à obtenir d'abord toute la gélatine contenue dans les os, au lieu de la perdre par la calcination, et à retirer la presque totalité du phosphore renfermé dans le phosphate de chaux, qui les constitue.

Voici son procédé :

Il commence par nettoyer et broyer grossièrement les os, puis il les fait bouillir dans de l'eau pour leur enlever toute leur matière grasse ; il les fait ensuite macérer dans de l'acide chlorhydrique étendu. Cet acide décompose le carbonate et le phosphate de chaux, dégage l'acide carbonique du premier et transforme le second en phosphate acide de chaux en produisant lui-même du chlorure de calcium.

Ces deux composés sont solubles dans l'eau froide ; le cartilage seul ne se dissout pas et reste pour résidu ; on le lave à grande eau pour enlever toute trace de composé calcaire ; il peut ensuite servir à la fabrication d'une très-belle gélatine.

Voilà la première partie de l'opération.

On évapore ensuite toutes les liqueurs renfermant le chlorure de calcium et le phosphate acide de chaux dans des vases de terre vernissés, et on utilise, pour cela, la chaleur perdue des fours à phosphore. On ne peut pas se servir de vases métalliques à cause de l'acidité du liquide. Quand les solutions sont assez concentrées pour marquer 58 degrés à l'aréomètre de Baumé, on les laisse refroidir. Le phosphate acide de chaux, moins soluble, se dépose sous la forme de cristaux ; le chlorure de calcium, très-déliquescant, reste dans les eaux mères ; mais comme il retient toujours du phosphate acide de chaux, on peut saturer ce phosphate acide

par un lait de chaux qui reproduit du phosphate neutre de chaux, qui se précipite et que l'on peut traiter de nouveau par l'acide chlorhydrique en le mêlant avec les résidus de l'opération après la calcination dans les cornues.

On dessèche le phosphate acide de chaux en le pressant dans des toiles ou en le plaçant sur des plaques de plâtre qui absorbent facilement son humidité et son chlorure de calcium. On l'obtient ainsi sous forme de masse nacrée; on le mêle avec le quart de son poids de charbon; on dessèche le mélange à l'aide de la chaleur, comme dans le procédé ordinaire, et on l'introduit dans les cornues.

Nous ne décrivons pas ici l'établissement des cornues dans le foyer, la disposition des tuyaux conducteurs et des récipients: ce sont des détails plutôt industriels que scientifiques.

M. Hugo Steck assure que, par ce procédé, il a retiré de 100 kilogr. d'os frais 7 kilogr. de phosphore et 15 kilogr. de gélatine, tandis que, par le procédé ordinaire, on n'obtient que 5 kilogr. de phosphore et pas de gélatine.

Afin de ne perdre aucune partie de phosphate de chaux, M. Steck grille sur des plaques de fonte le mélange de phosphate de chaux et de charbon qui reste dans les cornues après l'opération, et il mêle le phosphate neutre qui reste après le grillage avec celui qui a été le résultat de la neutralisation des eaux mères, pour les soumettre tous les deux à un nouveau traitement par l'acide chlorhydrique.

Nous avons dit qu'il fallait avoir soin de débarrasser le phosphate acide de chaux du chlorure de calcium dont il est imprégné en le pressant dans des toiles ou en le mettant sur des plaques absorbantes. C'est parce que, si ce phosphate contient du chlorure de calcium, il se produit, pendant la décomposition par le charbon, de l'acide chlorhydrique qui diminue d'une manière notable le rendement en phosphate.

Le cartilage des os qui reste après leur traitement par l'acide chlorhydrique faible retient toujours du phosphate de chaux qui échappe à l'action de l'acide. Ce phosphate communique à la gélatine qui en résulte une apparence laiteuse qui n'est point un inconvénient pour certaines industries, car on y ajoute même de la céruse pour augmenter cet aspect laiteux.

La gélatine retirée des os par l'acide chlorhydrique n'est pas aussi estimée dans les arts que celle que l'on obtient par la dissolution des peaux, membranes et tendons des animaux à l'aide de la vapeur.

Cela tient à ce que l'on emploie de l'acide chlorhydrique trop concentré; mais en faisant usage d'acide faible, en saturant par l'eau de chaux l'excès d'acide qui salit le cartilage, et en dissolvant ce cartilage par la vapeur au lieu de faire intervenir l'action directe de l'eau bouillante et surtout d'une ébullition prolongée, on obtient une gélatine excellente qui n'a contre elle que son opacité.

C. FAVROT.

NOUVELLES SOURCES D'ACIDE CHLORHYDRIQUE.

Par M. PELOUZE (1).

La vapeur d'eau décompose facilement le chlorure de calcium sec. La réaction est favorisée par la présence du sable ou de la terre, qui empêchent la liquéfaction du sel.

On sait que M. Dunlop-Tennant revivifie le manganèse de son chlorure par la chaux; il obtient du chlorure de calcium comme produit accessoire.

Les deux procédés se complètent donc l'un par l'autre. Le second restitue du manganèse, et son résidu, traité comme il vient d'être exposé, reproduit l'acide muriatique.

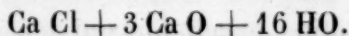
(1) Extrait du *Moniteur des sciences médicales et pharmaceutiques*.

C'est un travail digne de tout intérêt que celui qui a pour résultat la remise en valeur des résidus perdus des fabriques. Ces résidus sont trop fréquemment d'une extrême abondance ; ils entraînent souvent le bénéfice du fabricant. On ferait aux portes de Paris une fabrique importante dans le seul but de traiter à nouveau et comme matières premières les résidus des diverses industries chimiques. La teinture et l'impression des tissus seuls en fourniraient d'énormes quantités.

SUR L'OXYCHLORURE DE CALCIUM ET SON RÔLE DANS LA
FABRICATION DE L'AMMONIAQUE.

Par M. BOLLEY.

Cet oxychlorure de calcium est connu aussi sous le nom de *chlorure basique* ; Il est cristallisable et a pour formule :



Il se dépose fréquemment dans les eaux mères provenant de la préparation de l'ammoniaque au moyen du sel ammoniac et de la chaux, et se produit d'ailleurs directement en faisant bouillir une dissolution concentrée de sel ammoniac avec de la chaux vive.

Comme ce composé peut prendre naissance dans la préparation de l'hypochlorite de chaux, on a pensé qu'il exerçait dans cette circonstance une influence nuisible. L'auteur s'est assuré qu'il n'en est rien, car cet oxychlorure peut lui-même fixer du chlore.

On a pensé aussi que sa présence s'opposait au dégagement complet de l'ammoniaque lorsqu'on traite le chlorure d'ammonium par la chaux. M. Bolley a reconnu que cette crainte est également exagérée, car, en faisant bouillir 1 partie de sel ammoniac avec 2 parties d'oxychlorure cristallisé et 2 parties d'eau, il a pu obtenir toute l'ammoniaque indiquée par le calcul. Il est

vrai que le mélange a dû être soumis à une ébullition prolongée.

(*Chem. Centrablatt et Journ. de pharm. et de chim.*)

ROUGE CINCHONIQUE.

M. Hlasiwetz a étudié ce corps, qu'on a appelé *amer cinchonique*, *amer chinovique*, *acide chinovique* et *chinovine*. Sous le rapport de la synonymie, la chimie organique n'aura bientôt plus rien à envier à la botanique.

La *chinovine* est un *glucoside* dont la solution alcoolique, traitée par le chlore, se dédouble en une matière sucrée qui est la *mannitane* de M. Berthelot et un *acide chinovique*. L'acide est sous la forme d'une poudre cristalline. Redissous dans l'alcool bouillant, il cristallise en prismes à six pans, insolubles dans l'eau, peu solubles dans l'alcool froid. Les acides forts se séparent de ses combinaisons sous forme d'une masse gélatineuse. Il est monobasique. Cet acide, quoique faible, décompose les carbonates; il résiste aux acides azotique et sulfurique.

VÉE.

ENCRE INDÉLÉBILE.

Prenez :

Acide sulfurique très-coloré par l'indigo..	} aa parties égales.
Eau	
Sucre.....	
Mucilage épais de gomme arabique	

Cette encre produit des caractères d'un bleu plus ou moins pâle. On les chauffe. La chaleur charbonne le sucre, les lettres noircissent et font corps avec la pâte du papier. (*Employer des plumes d'oie.*)

MATIÈRES COLORANTES VERTES DES NERPRUNS DE FRANCE
ET DE CHINE.

Par M. ROMMIER.

Les étoffes teintes avec la décoction alcaline du nerprun purgatif de France ne présentent pas un vert aussi vif que la laque des Chinois, appelée *lo-kao*. Le vert de Chine ne préexiste pas dans l'écorce du nerprun ; il se développe dans sa décoction au contact de l'air, de la lumière et sous l'influence de l'alcali. La laque française préparée par M. Rommier est soluble dans l'acide acétique et les alcalis. Le chlorure d'étain change son vert en un jaune orangé, et le sulfhydrate d'ammoniaque en pourpre tirant sur le brun. (*Répertoire de pharmacie.*)

ODEUR ARTIFICIELLE DU RAIFORT.

M. Hlasiwetz a fait connaître un résultat fort curieux de la réaction de la dissolution alcoolique d'iodoforme avec du sulfo-cyanure de potassium. En le chauffant pendant deux jours au bain-marie et dans un tube scellé à la lampe, il se forme un liquide surnageant une certaine quantité d'iodure de potassium. Ce liquide contient une huile essentielle sulfurée dont l'odeur est celle du raifort, et qui se sépare en gouttes huileuses au contact de l'eau.

Cette réaction rappelle celle qui a lieu quand on traite de la même manière l'iodure d'allyle et d'où sort de l'essence de moutarde.

SÉPARATION ET DOSAGE DE L'ACIDE PHOSPHORIQUE.

Par M. CHANCEL.

La nouvelle méthode proposée par M. Chancel est fondée sur

l'insolubilité du phosphate jaune d'argent dans une liqueur neutre. On procède de la manière suivante :

Dissolvez le phosphate insoluble dans l'acide azotique; la dissolution est étendue d'eau, la liqueur limpide est additionnée d'abord d'une quantité suffisante d'azotate d'argent, puis d'un léger excès de carbonate de la même base. La saturation de l'acide libre, qui est très-prompte, se fait à froid; après quelques instants, l'acide phosphorique se sépare à l'état de phosphate jaune d'argent, qui se rassemble au fond du verre. La séparation est complète. Le précipité, lavé, séché et pesé, donne exactement le poids de l'acide phosphorique.

(Comptes-rendus de l'Institut.)

TOXICOLOGIE.

EMPOISONNEMENT PAR LE CUIVRE.

Un de ces terribles accidents occasionnés par le peu de soin avec lequel sont tenus les ustensiles de cuisine dans les campagnes est venu consterner l'année dernière les habitants de la commune de Gast, canton de Saint-Sever (Calvados). Dans la soirée du 29 décembre, une famille, composée du père, de la mère et de quatre enfants, fut prise, après son repas, qui s'était composé de bouillie, de coliques indicibles et de vomissements. Le médecin de Saint-Sever fut appelé; mais, lorsqu'il arriva, deux petites filles jumelles, âgées de quatre ans, avaient succombé. Le médecin se fit représenter le bassin qui avait servi à préparer la nourriture. Il était de cuivre, et une couche épaisse de vert-de-gris remplissait le fond. Il administra aussitôt des remèdes énergiques qui permirent de conjurer le danger. Deux autres petits enfants jumeaux, âgés de quatorze mois, fu-

rent sauvés à force de soins ; mais l'état du père inspire encore quelques inquiétudes. (Moniteur du Calvados.)

SUSPICION D'EMPOISONNEMENT.

Nous Jean-Baptiste Chevallier, chimiste, membre de l'Académie impériale de médecine, du conseil de salubrité, officier de la Légion d'honneur, chargé par M. A..... G....., commissaire de police, auxiliaire de M. le procureur impérial, *de l'examen de langues de mouton cuites, à l'effet de rechercher, ces langues étant supposées avoir déterminé la mort d'un chat qui en avait mangé, si ces aliments sont empoisonnés*, et quelle est la nature du poison, avec l'injonction de M. le commissaire de police d'opérer l'analyse. Il nous fut remis une marmite en fonte contenant les matières à examiner. Nous allons faire connaître les expérimentations que nous avons faites.

Les langues soumises à notre examen étaient déjà dans un état d'altération assez grande ; elles avaient une odeur désagréable et on apercevait quelques *mucors*.

Recherches des métaux.

On a pris une certaine quantité des langues sujet de notre examen (50 grammes) ; on les a divisées et on les a introduites dans un ballon de verre bien propre ; on a versé sur ces matières de l'eau distillée et de l'acide acétique pur ; on a porté ensuite à l'ébullition, qui a été continuée pendant une heure et demie ; on a laissé refroidir et on a filtré. Le liquide provenant de ce traitement n'avait pas d'amertume ; il a été divisé dans des verres à expériences, puis on a fait usage des réactifs suivants :

- 1^o Acide hydro-sulfurique ;
- 2^o Potasse ;
- 3^o Ferro-cyanure de potassium ;

4° Ammoniaque;

5° Lames de fer décapées;

6° Iodure de potassium.

Aucun de ces réactifs n'a fourni, même après plusieurs heures, des caractères indiquant dans le liquide examiné l'existence de sels métalliques toxiques.

Une autre portion (50 grammes) des matières à examiner a été introduite dans un autre ballon et traitée par de l'eau pure aiguisée d'acide azotique, puis soumise à une ébullition prolongée. Le liquide provenant de cette nouvelle opération, refroidi et filtré, a été, à son tour, soumis à l'action des réactifs que nous avons employés dans l'opération précédente. Les réactions obtenues nous ont démontré que ce liquide ne contenait pas de sels métalliques toxiques.

Une autre portion de matières (50 grammes) a été introduite dans un creuset de Hesse, puis charbonnée et incinérée. Les cendres, qui n'ont été obtenues qu'après un laps de temps considérable, temps nécessaire à l'incinération, étaient de couleur grise; elles ont été traitées par l'acide azotique à l'aide de la chaleur. La liqueur filtrée a été ensuite évaporée pour chasser l'excès d'acide, puis reprise par l'eau distillée. La liqueur provenant de cette dernière opération a été essayée :

1° Par l'hydrogène sulfuré, qui n'a pas fourni de précipité;

2° Par l'ammoniaque, qui n'a pas fourni de couleur bleue;

3° Par l'iodure de potassium, qui n'a pas fourni de précipité jaune;

4° Par l'hydro-sulfate d'ammoniaque, qui n'a pas fourni de précipité floconneux de couleur blanche.

Les cendres obtenues ne contenaient donc aucun produit indiquant que les matières charbonnées et incinérées (les langues) contenaient soit du cuivre, soit du plomb, soit du zinc.

Le résidu provenant du traitement des cendres par l'acide

azotique a été repris par de l'eau aiguisée par l'acide chlorhydrique en faisant usage de la chaleur. Le liquide obtenu, privé de son excès d'acide, a été traité par l'acide hydro-sulfurique ; il n'a fourni aucun précipité pouvant signaler la présence, dans les matières examinées, d'une substance toxique de nature minérale.

Recherches de l'arsenic et de l'antimoine.

100 grammes de fragments des langues soupçonnées empoisonnées ont été placés dans une capsule neuve de porcelaine ; ils ont été ensuite traités, à l'aide de la chaleur, par 30 grammes d'acide sulfurique pur. L'opération a été conduite de façon à carboniser les matières animales et à obtenir *un charbon sulfurique bien préparé*. Ce charbon a été traité, à trois reprises différentes, par de l'eau distillée bouillante ; les liquides obtenus ont été réunis, puis concentrés dans une capsule de porcelaine. Le produit de la concentration a été introduit dans un appareil de Marsh *fonctionnant à blanc* et ne fournissant que de l'hydrogène pur. L'introduction du liquide dans cet appareil n'a pas changé la nature du gaz, et par sa combustion on n'a pas obtenu de taches soit de nature arsenicale, soit de nature antimoniale.

Recherches des poisons âcres.

Voulant savoir si les langues n'avaient pas été additionnées d'un toxique de nature végétale (*de noix vomique, de strychnine*), nous avons pris une certaine quantité de langues découpées et incisées ; nous les avons mises dans un ballon avec de l'eau distillée ; nous avons porté le tout à l'ébullition, puis nous avons laissé refroidir le liquide et nous l'avons filtré.

Ce liquide, dégusté, n'avait pas la moindre amertume, ce qui n'aurait pas eu lieu si les langues eussent été empoisonnées par des substances âcres et amères.

Recherches du phosphore.

N'ayant rien obtenu des opérations qui précèdent, nous avons cru devoir en faire une pour rechercher dans les matières suspectées la présence du phosphore. A cet effet, nous avons placé dans un ballon armé d'un tube courbé à angle droit, dont l'extrémité se rendait dans un autre ballon, des matières suspectées. Nous les avons traitées par l'acide sulfurique pur, à l'aide de la chaleur, n'opérant que la nuit et dans l'obscurité. Lors de cette opération, nous n'obtinmes pas de lueurs phosphoriques, ce qui aurait eu lieu si les matières traitées eussent contenu du phosphore ou des produits phosphorés.

Recherches de l'acide cyanhydrique et des cyanures.

Des essais ont été faits, par distillation, pour rechercher la présence de l'acide cyanhydrique ; puis, par les acides et la distillation, pour rechercher la présence des cyanures ; mais tous les résultats obtenus ont fourni des résultats négatifs.

De tout ce qui précède il résulte pour nous :

1° Que l'examen que nous avons fait des langues suspectées empoisonnées, et qui nous avaient été envoyées par M. le commissaire de police G....., ne contenaient pas de cuivre, de plomb, de zinc, d'arsenic, d'antimoine, de phosphore, d'acide cyanhydrique, de cyanure ;

2° Que les recherches des substances âcres ont aussi été suivies de résultats négatifs.

Nous pensons que l'animal qui est la cause de ce travail n'a pas succombé à un empoisonnement. Nous croyons que cet animal a mangé avidement une portion du ragoût : qu'il y a eu étranglement de l'œsophage et asphyxie. Ce qui nous porte à émettre cet avis, c'est le dire du sieur M....., qui a déclaré que l'animal, après avoir mangé, a été pris immédiatement de vomissements et qu'il a succombé instantanément. Nous ne connaissons pas de

poisons qui tuent de la sorte. L'acide cyanhydrique tue immédiatement, il est vrai, mais il n'y a pas de vomissements.

Paris, le 8 octobre 1859.

DEUX CAS D'EMPOISONNEMENT PAR LA MORELLE, DONT L'UN S'EST
TERMINÉ PAR LA MORT.

Par M. le docteur MAGNE (de Souillac).

La morelle (*solanum nigrum*) est considérée par plusieurs auteurs comme tout à fait inoffensive. Aux relations de faits établissant ses propriétés toxiques, on répond qu'il est vraisemblable que les accidents produits étaient dus aux fruits ou aux feuilles de la belladone, qui quelquefois est appelée vulgairement morelle. Cependant Orfila, dans sa *Toxicologie*, cite un exemple des effets délétères de cette plante; Alibert en cite un autre dans sa *Matière médicale*. Je viens joindre un nouveau fait à ceux déjà connus, pour prouver que la morelle est réellement un poison, et un poison d'autant plus dangereux que la saveur douceâtre de ses baies et de ses feuilles ne met pas les enfants assez en garde contre la tentation de les manger :

Le 10 août 1859, vers cinq heures du soir, Rose D... et Marie M..., de Souillac (Lot), âgées de trois ans et demi, suivirent la veuve M..., qui allait aux champs. Elles s'arrêtèrent sur un chemin bordé de murs, à 100 mètres environ des dernières maisons de la ville. La veuve M..., voyant les enfants s'amuser tranquillement dans un coin, ne s'occupa nullement de ce qu'elles faisaient. Elles rentrèrent chez elles vers sept heures du soir.

Marie M... ne voulut rien manger du souper de sa famille. Vers huit heures, elle se plaignit du ventre et demanda à se coucher. Cette enfant, qui avait eu la diarrhée pendant quelques jours, était à cette époque bien remise. Sur les neuf heures, la douleur de ventre augmenta, et il survint quelques nausées sans vomisse-

mentés. Il s'y joignit de l'agitation et bientôt du délire. Ces symptômes s'aggravèrent, et, vers minuit, la petite malade pouvait à peine être maintenue dans son lit, délirant, bredouillant et cherchant à s'échapper des mains qui la retenaient. On se borna à quelques remèdes insignifiants pendant le reste de la nuit.

Rose D..., qui jouissait précédemment d'une parfaite santé, fut prise des mêmes accidents, mais avec moins d'intensité. Elle passa toute la nuit très-agitée et sans sommeil, avec des frayeurs, des hallucinations et de la carphologie (crocidisme). Ce fut elle que je visitai la première, vers cinq heures du matin.

Je la trouvai endormie depuis quelques instants. Le pouls était presque normal et la respiration calme. N'ayant encore reçu aucun renseignement sur la cause de ces accidents, je crus à une attaque d'éclampsie sur son déclin; je me bornai à prescrire des cataplasmes sinapisés promenés sur les extrémités inférieures et l'application éventuelle de quelques sangsues.

Je vis ensuite Marie M.... Elle était dans l'état le plus grave : ventre excessivement développé et tendu, pouls très-fréquent, à peine perceptible, respiration précipitée, face pâle, dilatation énorme des pupilles, agitation des membres, avec carphologie, abolition de l'intelligence.

Ayant été deux fois témoin d'accidents produits par une trop forte dose d'extrait de belladone, éclairé du reste par la similitude des symptômes observés chez Rose D..., je n'eus pas de doute qu'elles ne fussent toutes les deux empoisonnées par une solanée vireuse. J'administrerai 10 centigrammes de tartre stibié que j'avais sur moi, et fis donner de suite des lavements avec de l'eau salée et du savon. Les vomissements, sollicités par la titillation de la luette et par l'ingestion d'eau tiède mélangée d'huile, ne purent s'effectuer : il y eut seulement quelques déjections bilieuses par le bas. L'affaiblissement fit des progrès rapides, et l'enfant succomba vers sept heures, sans avoir pu prendre de

l'opium que j'avais prescrit. L'autopsie ne me fut pas permise.

Revenu près de Rose D... peu d'instants après ma première visite, je la trouvai réveillée et assise sur son lit. Sa figure exprimait la frayeur et l'étonnement ; les pupilles étaient complètement dilatées et immobiles ; il y avait un reste de carphologie ; elle commençait à reconnaître ses parents, ce qu'elle n'avait pas fait de toute la nuit. Pensant que le poison n'était plus dans l'estomac, je lui fis prendre quatre cuillerées d'huile d'olive avec de l'eau tiède et administrer des lavements purgatifs. Il y eut dans la matinée plusieurs déjections abondantes, mais sans traces de débris de morelle.

L'enfant se calma peu à peu et s'endormit. Ce sommeil se prolongeant très-profond et d'une manière inquiétante, je prescrivis une tasse ordinaire de café, qu'elle prit très-bien.

Le soir, tout était rentré dans l'état normal, sauf les pupilles, qui restaient dilatées.

Cette enfant raconta à sa mère qu'elle et Marie avaient fait de la salade avec de l'herbe ; que, la trouvant mauvaise, elle en avait peu mangé, tandis que sa compagne en avait beaucoup pris.

Je me transportai, le matin même de l'accident, sur le chemin où les petites filles s'étaient arrêtées la veille ; je reconnus l'endroit où elles s'étaient amusées, et que l'on me désigna du reste. Le terrain était piétiné, et quelques débris de morelle étaient épars çà et là. Cette plante croissait en abondance sur les bords du fossé ; plusieurs tiges paraissaient fraîchement coupées ; partout ailleurs cette plante était intacte. Je la reconnus parfaitement à ses caractères botaniques ; elle portait en même temps des fleurs et des fruits encore verts.

Il n'y a dans la contrée ni jusquiame ni belladone. Le *datura stramonium* ne croît que sur les sables d'alluvion de la Dordogne, rivière distante de 1,200 mètres environ de la ville. Le tabac, que l'on cultive dans les champs, n'était pas encore

récolté le 10 août; il a une saveur âcre et repoussante qui l'eût fait rejeter par les enfants. Depuis plus de quarante ans que la culture du tabac est autorisée dans le Lot, je ne connais pas un seul exemple d'empoisonnement par cette plante; d'ailleurs, les symptômes eussent été différents. Enfin, il est constant que les petites filles ne s'étaient pas écartées du chemin où elles étaient surveillées par la veuve M..., et que de toute la journée elles n'étaient allées nulle autre part.

Toutes ces circonstances réunies, jointes à l'aveu de Rose D..., ne doivent pas laisser de doute : c'est bien la morelle qui a causé les accidents observés. Cette plante, prise en certaine quantité, est donc très-vénéneuse, et les symptômes qu'elle produit diffèrent peu de ceux de la belladone, dont l'action est seulement plus active.

EMPOISONNEMENT A LA SUITE DE L'EMPLOI DE L'IODURE
DE POTASSIUM.

Par M. H. BONNEWYN,

Pharmacien des hospices civils d'Aerschot.

Les journaux nous signalent, à chaque instant, des empoisonnements : tantôt nous y voyons que toute une famille est victime de l'emploi d'un aliment renfermant un poison, soit organique, soit inorganique; tantôt nous y lisons des empoisonnements causés par des personnes étrangères à l'art de guérir; tantôt enfin nous rencontrons des accidents déplorables dont les hommes de l'art sont eux-mêmes la cause; mais il existe encore une autre espèce d'empoisonnement, et à laquelle souvent on ne songe pas : je veux parler de celui qui peut résulter de l'emploi simultané de certains médicaments et des aliments ordinaires.

Le cas suivant, dont j'ai été témoin, en est un exemple :

Une petite fille de douze ans, soumise depuis trois semaines

à un traitement par l'iodure de potassium en pilules, reçut d'une parente une douzaine de pâtés faits de parties à peu près égales d'amandes douces et d'amandes amères.

Il y avait, dans la même maison, deux autres filles, l'une de six ans, l'autre de huit. Après avoir mangé l'un des pâtés en question, les deux plus jeunes enfants continuèrent à se bien porter ; mais l'ainée, soumise à l'usage de l'iodure de potassium, éprouva, trois heures après l'ingestion du pâté, des nausées assez violentes, bientôt suivies de vomissements, de coliques, etc. ; en un mot, tous les symptômes d'un empoisonnement, mais qui, heureusement, disparurent par le seul travail de la nature.

Le lendemain, une affaire particulière m'ayant conduit dans cette famille, la mère m'apprit l'état alarmant de sa fille, qui venait de gagner des convulsions, et m'engagea fortement à l'examiner. J'eus beau lui dire et répéter qu'il n'était point de ma compétence d'examiner son enfant, et qu'elle devait faire appeler un médecin, elle voulut néanmoins que je fusse témoin des souffrances de sa fille. Je cédai à ses instances, et quel ne fut point mon étonnement quand je constatai tous les symptômes d'un empoisonnement, qui disparurent après un vomissement abondant ! Je demandai à la mère ce que l'enfant avait mangé, et j'appris que celle-ci était soumise depuis trois semaines à un traitement par l'iodure de potassium, et qu'elle n'avait ressenti l'indisposition dont elle se plaignait actuellement que depuis deux jours, c'est-à-dire depuis qu'elle avait mangé de la pâtisserie qu'on lui avait apportée, « pâtisserie excellente, me disait la dame, car mes autres enfants et moi, nous en avons mangé sans en avoir été incommodées. » J'engageai la mère à ne plus donner de cette pâtisserie à sa fille et lui assurai que, le lendemain après son dîner, elle n'aurait plus ses convulsions. Le jour suivant, la malade continua l'emploi des pilules d'iodure potassique, d'ina comme de coutume et ne ressentit plus aucune indisposition.

Les faits relatés ne prouvent-ils pas qu'il y avait eu une réaction chimique entre l'acide cyanhydrique des amandes amères et l'iodure de potassium, qu'il y avait eu formation de cyanure de potassium, d'iode libre, d'acide hydriodique, tous poisons (1)?

Pour me convaincre de l'effet nuisible de l'iodure potassique pris simultanément avec de la pâtisserie ayant pour principal ingrédient des amandes amères, j'ai fait boire à un chien, quatre fois par jour, et successivement pendant quinze jours, du lait contenant en solution de l'iodure de potassium. Le seizième et le dix-septième jour, je lui ai fait manger de la pâtisserie dont il a été question plus haut. Quelques heures après l'ingestion de cet aliment se produisirent tous les symptômes d'un empoisonnement, tels que vomissements, délire furieux, paralysie des jambes, convulsions, etc.

J'ai voulu vérifier directement la réaction que je soupçonnais avoir produit l'intoxication. A cet effet, j'ai fait réagir à chaud, pendant vingt-quatre heures, une solution d'iodure de potassium avec la pâte amygdaline. Le produit obtenu après filtration et évaporation à siccité s'est conduit, à l'égard des réactifs chimiques, de la manière suivante :

1° Traité par l'acide sulfurique ou nitrique, il a donné lieu à un dégagement d'acide cyanhydrique.

(1) Il nous semble que M. Bonnewyn attribue à la réaction qui se passe entre l'iodure potassique et le cyanide hydrique une importance exagérée. Si l'empoisonnement dont il s'agit ne pouvait s'expliquer que par la conversion du cyanide hydrique fourni par les amandes amères en cyanure de potassium, il faudrait admettre que cet acide fût moins délétère à l'état libre qu'à l'état de sel potassique; ce qui, croyons-nous, n'a pas été prouvé et ce que n'établissent point non plus les faits relatés par M. Bonnewyn. Nous pensons donc que les effets toxiques observés par notre correspondant doivent être mis exclusivement sur le compte de l'acide cyanhydrique contenu dans les amandes, c'est-à-dire que l'empoisonnement se serait déclaré même en l'absence du traitement par l'iodure de potassium. V. D. H.

2° Sa dissolution a précipité en jaune le protosulfate de fer, en blanc bleuâtre le persulfate de la même base, en blanc le sulfate zincique, l'acétate plombique et le nitrate argentique, et en jaune cannelle le sulfate de cuivre.

Je crois qu'en présence de ces réactions, il ne peut plus exister aucun doute sur le fait de la transformation de l'iodure de potassium en cyanure de la même base dans la pâte amygdaline.

D'après ce qui précède, ne doit-on pas reconnaître qu'il est de la plus haute importance pour le médecin de diriger son attention, dans l'administration de certains médicaments, sur la modification qu'ils peuvent subir quand ils se trouvent en contact avec certains aliments?

PHARMACIE.

SOLUTÉ D'IODURE FERREUX.

Nouvelle formule par E. FOUGERA,

Pharmacien à New-York et Brooklyn.

Brooklyn, le 6 décembre 1859.

Chaque pharmacien connaît la difficulté, et même la presque impossibilité, de conserver longtemps intact le soluté officinal de proto-iodure de fer préparé d'après le procédé de M. Dupasquier, et adopté par le Codex. Les essais journellement tentés, les nombreuses formules publiées par divers pharmaciens, pour obvier à cet inconvénient, ne paraissent pas avoir donné, jusqu'à ce jour, des résultats satisfaisants.

La formule que je propose ci-dessous, d'une exécution simple et facile, donne non-seulement un produit contenant en tout temps les mêmes proportions d'iodure ferreux, mais fournit aussi une solution plus concentrée, d'une conservation plus du-

nable, d'un dosage plus certain, et d'un emploi plus commode que la liqueur obtenue par les procédés Dupasquier, Huraut-Moutillard et autres :

Limaille de fer pur	25 grammes.
Iode	85 —
Eau distillée	100 —

Pesez l'iode à part dans un flacon sec et à large ouverture.

Dans un flacon quelconque, introduisez la limaille de fer et 75 grammes d'eau; ajoutez-y l'iode par petites portions (4 à 6 grammes à la fois), attendant toujours pour mettre une nouvelle quantité que la précédente soit entièrement combinée au fer; continuez ainsi jusqu'à épuisement de l'iode.

N. B. — Toutes les fois qu'on ajoute l'iode au fer, on doit agiter continuellement le flacon sous un courant d'eau froide, ou dans un vase d'eau glacée, afin d'éviter toute élévation de température durant la combinaison chimique.

L'opération terminée, ce qui se reconnaît à la couleur verdâtre de la liqueur, filtrez de suite, évitant de laisser longtemps l'iodure formé en contact avec l'excès de fer restant dans le flacon; puis lavez le filtre avec eau : quantité suffisante pour compléter 200 grammes. L'iodure ne s'altère point durant la filtration; elle s'opère avec autant de facilité que celle de l'eau simple. Une fois filtrée, on verse la liqueur dans des flacons qu'on remplit bien. Les pharmaciens usant de grandes quantités d'iodure ferreux peuvent conserver ce soluté dans des grands flacons pleins et bouchés en verre; ceux qui en usent peu peuvent le tenir dans des petits flacons de 30 à 60 grammes également remplis et ayant un bouchon en verre. Il est mieux, lorsqu'on veut s'en servir, d'employer le flacon entier, la liqueur ne se conservant pas aussi bien dans des flacons en vidange; cependant, si on a soin d'ajouter dans ces derniers de la limaille de fer grossière, d'agiter le flacon de temps en temps et de le

tenir exposé au soleil, la solution reste toujours d'un beau vert et est aussi concentrée que primitivement, malgré le léger précipité verdâtre de protoxyde de fer qui s'y forme.

Cette liqueur, d'un beau vert clair, contient la moitié de son poids d'iodure de fer; évaporée avec soin, elle peut fournir de beaux cristaux verdâtres de proto-iodure de fer.

MASTIC EN LARMES CONTRE L'INCONTINENCE NOCTURNE D'URINE.

La plupart des agents thérapeutiques conseillés contre l'incontinence nocturne d'urine, dit M. le docteur Debout, n'agissent souvent qu'avec un long temps : de sorte qu'on est toujours tenté de rapporter la guérison, lorsqu'elle survient, plutôt à l'évolution naturelle de la maladie qu'à l'action médicamenteuse des moyens mis en usage. Il n'en saurait être de même après l'emploi du mastic en larmes, puisque la cure de l'incontinence se produit pendant la médication, dont la durée est de quatre à huit jours au plus. Voici notre formule :

Mastic en larmes..... 32 grammes.
Sirop de sucre..... Q. S.

pour une masse pilulaire que l'on divise en 64 bols. Lorsque les jeunes malades avalent difficilement, on fait diviser cette masse en 128 pilules. On peut même substituer le miel au sirop et faire préparer un électuaire, que l'on administre enveloppé dans du pain azyme.

Quelle que soit la forme pharmaceutique que l'on adopte, si l'enfant a plus de dix ans, il faut que les 32 grammes soient pris en quatre jours, c'est-à-dire 8 grammes par jour, soit 4 grammes le matin, autant le soir, deux heures avant ou après le repas. Lorsque les petits malades sont au-dessous de cet âge, on diminue les doses et on met six ou huit jours à administrer les 32 grammes de mastic.

Lorsque la guérison ne couronne pas cette première tentative, on recommence immédiatement l'emploi du médicament et aux mêmes doses; mais si l'incontinence nocturne d'urine persiste après ce second essai, il est inutile de poursuivre plus longtemps la médication. Ces faits d'insuccès forment l'exception, car dans plus des deux tiers des cas où nous avons employé le mastic, nous avons vu la cure se produire, même chez des sujets âgés de dix-huit à vingt-quatre ans et qui étaient affectés de cette dégoûtante infirmité depuis leur première enfance.

Le mastic est une résine que l'on obtient à l'aide d'incisions pratiquées au tronc et aux branches du *pistacia lentiscus*, arbuste cultivé en grand dans l'île de Chio. Toutes les femmes en Orient en font un grand usage; elles le mâchent (d'où lui vient son nom) sans cesse, afin de parfumer leur haleine. On fait tant de cas du mastic dans ces contrées, qu'on en aromatise les liqueurs et qu'on en met dans le pain. Cette substance jouit de propriétés stomachiques: on la donne à l'intérieur contre l'hémoptysie, le catarrhe chronique, la leucorrhée, et chez nous on n'en fait presque pas usage. Desbois (de Rochefort) dit cependant que le mastic était fort usité autrefois comme agent sudorifique; aujourd'hui il ne figure plus même dans aucun de nos traités de matière médicale.

(Bulletin de thérapeutique et Clinique européenne.)

EMPLOI MÉDICAL DE LA CHAUX.

Le docteur Cleland propose de substituer le saccharate de chaux sesquibasique à l'eau de chaux, qui ne contient en dissolution qu'une proportion minime de chaux, et qu'il faut administrer à doses énormes, fatigantes pour des estomacs débiles. Le saccharate de chaux est, au contraire, très-soluble et, par suite, d'un emploi plus commode. D'après cet auteur, il aurait, en outre, des propriétés thérapeutiques très-supérieures à celles

de la chaux. En tant que médicament alcalin, il est aussi énergique que ceux que l'on emploie habituellement ; mais il a sur eux l'avantage de ne pas entraver les fonctions digestives. Le saccharate de chaux est, au contraire, un tonique énergique pour les organes digestifs, préférable aux toniques tirés du règne végétal dans les cas de dyspepsie opiniâtre ; il ne convient pas seulement dans les cas où la sécrétion du suc gastrique est plus abondante qu'à l'état normal, mais aussi dans ceux où cette sécrétion est diminuée. C'est surtout chez les sujets goutteux qu'il paraît agir avantageusement. Loin de produire la constipation, il active les sécrétions alvines, et suffit souvent à lui seul pour faire cesser la constipation qui accompagne certaines dyspepsies. Dans un cas seulement, M. Cleland l'a vu produire un effet purgatif très-intense ; il s'en est servi, par contre, avec un succès complet, dans certaines diarrhées liées à des troubles de la digestion.

Le saccharate de chaux ne doit pas être pris le matin à jeun, parce qu'il donne alors facilement lieu à des nausées ; il faut le faire prendre après les repas. M. Cleland l'administre à la dose de 1 à 3 grammes dans un verre d'eau, deux ou trois fois par jour.

(*Edimb. med. Journ.*)

PAPIER HUILÉ POUR REMPLACER LE TAFFETAS CIRÉ OU L'ÉTOFFE DE
GUTTA-PERCHA DANS LES PANSEMENTS.

On emploie très-fréquemment, dit M. le docteur Victor Gauthier, de Genève, le taffetas ciré ou l'étoffe de gutta-percha pour les pansements chirurgicaux ; mais ces substances sont d'un prix assez élevé pour qu'il soit impossible dans les hôpitaux de ne pas faire servir à plusieurs pansements différents la même bande d'étoffe. Il en résulte de graves inconvénients, car, malgré tout le soin qu'on peut mettre à laver ces bandes, elles peuvent trans-

porter d'un malade à un autre des miasmes ou des matières infectantes.

Le docteur Mac-Ghie est parvenu à en fabriquer et à faire adopter depuis quatre ans, à l'hôpital royal de Glasgow, une substance qui remplace parfaitement bien le taffetas ciré, et dont la fabrication est fort peu coûteuse. Voici comment on se la procure :

Il faut prendre du papier de soie de bonne qualité, quelle que soit sa couleur. Pour rendre le papier imperméable, il faut l'enduire d'une couche d'huile de lin siccative à laquelle on a fait subir une préparation pour qu'elle puisse arriver à une dessiccation prompte et complète. Cette préparation consiste à faire bouillir l'huile pendant une heure ou deux avec une certaine quantité de litharge, d'acétate de plomb (ou bien de terre d'ombre brûlée), plus un peu de cire et de térébenthine.

Les proportions de ces différentes substances ne sont pas données très-exactement par M. le docteur M'Ghie. Dans l'essai que nous avons fait nous-même, et qui a parfaitement réussi, voici les proportions que nous avons employées :

Huile de lin	3 litres.
Acétate de plomb.....	} aa 30 grammes.
Litharge.....	
Cire jaune.....	} aa 15 —
Térébenthine.....	

Le *modus operandi* est bien simple. On se procure une table suffisamment large sur laquelle on étale la feuille de papier ; puis, au moyen d'un large pinceau ou d'une brosse, on étend l'huile préparée sur la surface de cette feuille. La première doit être enduite sur ses deux faces ; par-dessus cette première feuille on en pose une seconde de façon qu'elle la déborde à un de ses coins ; la face inférieure de cette feuille s'imprègne aussitôt de l'huile restée sur la feuille sous-jacente, et l'on n'est obligé de

faire agir le pinceau que sur sa face supérieure. Après avoir continué de la sorte pour le nombre voulu de feuilles de papier, il faut les séparer les unes des autres et les suspendre, au moyen de crochets ou d'épingles, à des ficelles tendues à l'avance dans une chambre sèche. La dessiccation sera d'autant plus prompte que la température de cette chambre sera plus élevée; dans une pièce froide, nous avons dû attendre quarante-huit heures avant que le papier eût perdu sa consistance glutineuse.

Lorsque les feuilles sont sèches, on peut les superposer les unes aux autres en les saupoudrant de craie, afin qu'elles ne risquent pas de s'agglutiner.

Le papier huilé ainsi obtenu offre la plus grande ressemblance avec le taffetas ciré; aussi transparent, presque aussi solide, il est plus souple et plus léger. La feuille nous en est revenue à moins de 4 centimes, et cependant nous n'en avons préparé qu'une petite quantité; fabriqué en grand, il serait encore moins coûteux.

Dans le nouvel hôpital qui vient de se fonder à Plainpalais, nous avons eu l'occasion d'employer plusieurs fois déjà ce papier dans le but d'envelopper des pansements humides, et il nous a rendu les mêmes services que le taffetas ciré) aussi recommandons-nous chaudement cette utile découverte à tous nos confrères.

(*Écho médical.*)

PULVÉRISATION DU CAMPHRE.

On pulvérise très-facilement le camphre par contusion dans un grand mortier de marbre, en y ajoutant un peu d'eau et passant à travers un tamis de crin ou de soie, selon la finesse que l'on veut obtenir. Réduit en poudre par ce procédé, le camphre ne se prend pas en masse, même très-longtemps après sa pulvérisation.

REMÈDE CONTRE L'ENROUEMENT DES CHANTEURS.

Pendant cinq à six jours, boire, deux fois par jour, 5 à 6 gouttes d'acide nitrique dans un verre d'eau sucrée.

Si la fonction s'habitue à l'influence excitante de ce médicament, de façon à ce que, par la suite, il perde son efficacité primitive, on peut porter progressivement la dose d'acide à 10 et 11 gouttes.

« Cette formule, dit M. Diday, vient d'un artiste auquel elle a rendu de signalés services, et qui, en échange, ne nous a demandé que de taire son nom. Sera-ce trahir l'incognito que d'ajouter, pour édifier le lecteur sur l'efficacité de ce remède, qu'il nous a été communiqué par le *premier ténor de notre époque*? »

(Gaz. méd. de Lyon.) —

PRÉPARATION DE LA POMMADE CAMPHRÉE.

Camphre pulvérisé par l'intermède de l'eau 3 kilogrammes.
Axonge préparée avec de la panne..... 12 —

On fait fondre le camphre au bain-marie dans l'axonge, et, lorsque la pommade commence à refroidir, on la remue de temps en temps jusqu'à son entier refroidissement, pour éviter cette cristallisation grenue qui se fait toujours dans les onguents lorsqu'on les laisse refroidir lentement sans les remuer.

J'ai lu dans le numéro de juillet du *Journal de chimie médicale* que la pommade camphrée a une consistance molle et devient filandreuse quelque temps après sa préparation. Je prépare cette pommade en grande quantité à la fois, et jamais je n'ai éprouvé ces inconvénients; ma pommade a encore son aspect lisse et sa bonne consistance un an après sa préparation.

EBRAN (du Havre).

HUILE DE MARRONS D'INDE.

Cette huile a été ainsi appréciée par M. Boudet :

« Les propriétés de cette huile, au point de vue chimique, sont celles des huiles siccatives ordinaires, et en raison de ces propriétés, de sa saveur douce et de son défaut d'action sur la peau, je présume, sans l'affirmer d'une manière absolue, qu'elle n'a pas, à titre de médicament, spécialement pour la guérison de la goutte, des rhumatismes et des névralgies, plus de valeur que les huiles de colza, de graines de pavot ou autres analogues, qui sont ordinairement employées dans les arts ou dans l'économie domestique. »

Le Tribunal a jugé que l'huile de marrons d'Inde était un remède secret, et a condamné le pharmacien qui la préparait et la vendait à 100 fr. d'amende.

EAU MINÉRALE SULFURÉE ARTIFICIELLE.

La Commission des remèdes secrets proposait, ce qui est rare, l'adoption d'une formule pour la préparation facile de l'eau minérale sulfurée.

La Commission, avant de faire cette proposition à l'Académie, avait longuement étudié la question; elle avait constaté que l'on pouvait, avec une dépense très-minime, préparer cette eau; que les substances qui servaient à la préparer pouvaient être portées en voyage avec la plus grande facilité.

Cependant cette proposition a soulevé dans le sein de l'Académie une discussion assez vive. En effet, il y a eu discussion, comme si le rapporteur (M. Robinet) avait assimilé cette eau artificielle aux eaux naturelles sulfurées qui étaient représentées à l'Académie par un médecin des eaux. M. Robinet a victorieusement repoussé cette attaque.

On a ensuite cherché à établir que les eaux minérales sulfurées froides étaient des *eaux accidentelles*, et que leur mode de sulfuration n'était pas le même que celui des eaux sulfurées thermales. M. Chatin a fait justice de ce dire : il a établi que les prétentions des partisans des eaux sulfureuses chaudes ne peuvent s'appuyer que sur l'ignorance où l'on est du mode de production et de sulfuration de ces eaux. On sait très-bien que les eaux sulfureuses accidentelles, celles, par exemple, d'Enghien et de Pierrefonds, doivent leur minéralisation à la réduction des sulfates et des matières organiques de la surface du sol ; mais on ne sait pas si ce n'est pas de la même façon que se forment les eaux sulfureuses des Pyrénées, avec cette différence qu'elles prennent naissance dans les profondeurs de la terre.

M. Gibert avait fait observer avec juste raison que l'on ne devait pas donner à la préparation présentée par M. Marcelin Pouillet le nom d'*eau sulfureuse*, mais le nom d'*eau sulfurée*. Nous avons appuyé cette observation ; mais l'Académie ne l'a pas entendu ainsi : l'eau Pouillet, qui ne contient pas d'acide sulfureux, sera désignée par le nom d'*eau sulfureuse*, et non par le nom d'*eau sulfurée* qu'elle aurait dû porter.

D'autres assertions avaient été présentées ; l'une d'elles était *si forte*, que nous ne voulions pas la rapporter et la discuter avant d'avoir lu le compte-rendu de la séance dans le Bulletin de l'Académie de médecine ; mais ce compte-rendu de la séance ne disant rien, nous nous abstenons.

Dans l'un de nos prochains numéros, nous donnerons la formule de l'eau sulfurée artificielle.

A. CHEVALLIER.

DISPOSITIF DU JUGEMENT DU TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE SAINT-ÉTIENNE RENDU LE 23 DÉCEMBRE 1859 CONTRE CHAUTAIN, DROGUISTE.

« Attendu qu'il résulte des constatations du procès-verbal du

3 août, confirmées par les aveux du prévenu à l'audience, que Chautain possède à Saint-Étienne une pharmacie annexée au commerce de droguerie qu'il exerce conjointement ;

« Attendu que Chautain ne se trouve point dans les conditions prescrites par l'art. 25 de la loi du 21 germinal an XI pour exercer la profession de pharmacien, mais qu'il a prétendu couvrir son incapacité personnelle en s'adjoignant un sieur Maluiaux, régulièrement diplômé, auquel il laisserait l'entière direction de la partie pharmaceutique de son commerce ; que Chautain prétend, en outre, de cette manière, distinguer les deux commerces qu'il exerce concurremment, et échapper ainsi aux dispositions des art. 25 et 32 de la loi du 21 germinal an XI ;

« Mais attendu que les termes de la loi du 21 germinal ne permettent pas de distinguer entre la propriété et la simple gérance d'une pharmacie ; qu'en effet l'art. 25, en exigeant la capacité requise de toute personne qui voudra avoir une officine de pharmacie, et l'art. 26, en imposant à toute personne qui avait, au moment de la promulgation de la loi, une officine de pharmacie ouverte, l'obligation de se faire recevoir, ne laissent aucune place à cette distinction ; que si leur rédaction ne semblait point assez précise, les termes de l'art. 2 de la déclaration royale du 25 avril 1777, dont ils ne font que reproduire les prescriptions, lèveraient toute incertitude sur l'intention du législateur ;

« Attendu que la présence d'un individu diplômé dans les magasins de Chautain ne saurait d'ailleurs couvrir la grave infraction aux dispositions des art. 32 et 33 de la loi du 21 germinal, qui résulte de l'exercice dans les mêmes lieux du double commerce de la pharmacie et de la droguerie ;

« Que vainement Chautain allègue que chacun des associés se renferme spécialement dans la partie qui lui est attribuée ; une telle situation, qui échappe à tout contrôle, ne peut être qu'un

moyen assuré d'éluder les dispositions de la loi et de frauder les garanties dont elle a sagement entouré l'importante profession de la pharmacie ;

« Attendu que le législateur n'a point laissé dépourvues de sanction les dispositions par lesquelles il a réglé l'exercice de la pharmacie ; que, pour les contraventions dont la peine ne se trouve point écrite dans la loi du 21 germinal an XI, les art. 29 et 30 de ladite loi renvoient expressément aux lois et règlements antérieurs ; que la peine des deux contraventions commises par Chautain est écrite aux art. 6 de la déclaration du 25 avril 1777 et 23 de la loi du 21 germinal ;

« Le Tribunal déclare Chautain coupable d'avoir, depuis moins de trois ans, contrevenu aux dispositions de l'art. 25 de la loi du 21 germinal an XI en ouvrant sans titre, à Saint-Étienne, une officine de pharmacie, et aux dispositions des art. 32 et 33 de la même loi en exerçant dans les mêmes magasins le double commerce de la pharmacie et de la droguerie, et lui faisant application des art. 6 de la déclaration de 1777 et 33 de la loi du 21 germinal, le condamne à 500 fr. d'amende et aux dépens. »

La Cour impériale de Lyon, sur appel interjeté par Chautain, a confirmé le jugement par arrêt du 26 janvier 1860.

INSCRIPTION DES ÉLÈVES EN PHARMACIE.

Nous avons souvent invité les élèves en pharmacie à se faire inscrire à l'École pour constater leur temps de stage. Nous avons souvent, lors de la visite des officiers, averti les pharmaciens de faire inscrire leurs élèves.

Le décret suivant vient établir la nécessité de ces inscriptions ; aussi nous nous empressons de le faire connaître à nos confrères.

Un décret, en date du 15 février, porte ainsi qu'il suit réglementation du stage des élèves en pharmacie :

« Art. 1^{er}. — Dans les communes où il existe, soit une école supérieure de pharmacie, soit une école préparatoire de médecine et de pharmacie, les élèves attachés à une officine pour y accomplir le stage exigé par les lois et règlements sur l'exercice de la pharmacie, sont tenus de se faire inscrire, dans les quinze jours de leur entrée, au secrétariat de l'école sur un registre spécial ouvert à cet effet.

« Art. 2. — Dans les communes autres que celles désignées en l'article précédent, les élèves stagiaires sont tenus de se faire inscrire, dans le même délai de quinze jours, sur un registre ouvert au greffe de la justice de paix du canton.

« Art. 3. — L'inscription a lieu sur la production d'un certificat de présence délivré par le pharmacien chez lequel l'élève est admis. Ce certificat constate la date de l'entrée de l'élève ; il porte le timbre de la pharmacie.

« Il est remis à chaque stagiaire une expédition de son inscription énonçant ses nom, prénoms, âge et lieu de naissance.

« Art. 4. — L'inscription est renouvelée tous les ans si l'élève stagiaire n'a pas changé de canton.

« Toutefois, lorsque dans le même canton il a passé d'une pharmacie dans une autre, il est tenu de produire, pour le renouvellement de son inscription, outre un nouveau certificat de présence, des *exeat* des pharmaciens qui l'auraient occupé depuis sa dernière inscription.

« Il est fait mention de ces pièces sur le registre et sur l'extrait qui lui est délivré.

« Art. 5. — Tout élève qui change, soit de département, soit de canton, est tenu de se faire inscrire de nouveau dans le délai de quinzaine.

« Il doit produire au secrétariat de l'école ou au greffe de la

justice de paix, suivant les cas, un extrait du registre de l'école ou du canton où il était inscrit précédemment, constatant, selon ce qui est prescrit en l'art. 4, les stages régulièrement accomplis jusqu'au jour de son départ.

« Art. 6. — Les élèves en pharmacie ne seront admis aux examens de fin d'études pour le grade de pharmacien de 1^{re} ou de 2^e classe qu'après avoir justifié, par des extraits réguliers d'inscription, tels qu'ils sont réglés par les articles ci-dessus, du temps complet du stage exigé par les lois et règlements.

« Art. 7. — Il sera statué par la loi de finances sur les émoluments à percevoir pour les inscriptions et les certificats du stage officiel. »

FALSIFICATIONS.

SUR LA FALSIFICATION DU LAIT.

S'il est un commerce difficile à faire à Paris, c'est assurément celui du lait. Le marchand qui achète en gros pour revendre doit livrer à bon marché et bon ; il doit ne pas recevoir de lait écrémé ou allongé d'eau, car s'il le recevait et le vendait ainsi, il serait passible des peines de la police correctionnelle et il payerait les méfaits des autres.

Malheureusement, le marchand de lait ne peut être chimiste ; le serait-il qu'il n'aurait pas le temps de faire les expériences convenables lorsqu'il reçoit des fournitures considérables.

Malheureusement encore, les petits laitiers savent parfaitement allonger le lait, et il n'est pas besoin d'habiter Paris pour être forcé de faire usage de lait allongé d'eau. A Paris, on paye le lait bon marché et allongé d'eau. Dans les communes des environs de Paris, on le paye cher et il est allongé d'eau.

Le seul moyen qu'aient les fournisseurs pour se garantir des

dangers que présente la vente du lait, c'est de faire faire de temps en temps l'analyse du lait qu'on leur livre, et cela sans avertir le livreur. En suivant ce mode de faire, on évitera des condamnations soit à l'amende, soit à la prison, ce qui a plus de gravité. Voici un exemple du mode à employer pour se garantir des fraudes :

Le sieur Chassint, laitier, rue de la Bûcherie, 7, avait pour fournisseur le sieur Lecoq, laitier en gros. Il y a quelques mois, le sieur Chassint fut cité devant le Tribunal correctionnel et condamné à 100 fr. d'amende pour avoir mis en vente du lait falsifié. Croyant devoir attribuer cette falsification à Lecoq, son fournisseur, il résolut de le surveiller. Dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre, il fit venir des sergents de ville dans sa boutique, et ceux-ci, aussitôt que Lecoq eut déposé les deux boîtes sur le seuil, sortirent et portèrent une de ces boîtes d'abord à leur poste, puis chez le commissaire de police. Un rapport de M. Chevallier constata que le lait saisi contenait 32 à 33 pour 100 d'eau.

Par suite de ces faits, le sieur Lecoq fut cité devant le Tribunal correctionnel; M. Chassint se porta partie civile, et, par l'organe de M^e Dupuis, son avocat, demanda 6,000 fr. de dommages-intérêts.

M^e Lachaud a présenté la défense du sieur Lecoq.

Le Tribunal, présidé par M. de Lalain, sur les réquisitions de M. l'avocat impérial Bernier, condamna le prévenu à huit jours de prison, 50 fr. d'amende et 200 fr. de dommages-intérêts envers Chassint, fixant à six mois la durée de la contrainte par corps.

FALSIFICATION DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES.

On lit dans les journaux de Paris et dans les journaux des départements l'article suivant :

« De nouvelles instructions très-sévères ont été adressées à tous les parquets pour les engager à exercer une active surveillance sur la falsification des denrées alimentaires; car, malgré les poursuites, les saisies, les amendes, etc., les fraudes, loin de diminuer, prennent chaque jour une extension considérable. »

D'après ce que nous avons constaté, la fraude est moins grande maintenant à Paris qu'en province. A. CH.

VARIÉTÉS.

ÉLOGE HISTORIQUE DE LOUIS-JACQUES THENARD,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LE 30 JANVIER 1869,

Par M. FLOURENS,

Secrétaire perpétuel (1).

(Suite et fin.)

Un grand bruit surgit, vers cette époque, à travers le monde savant : Berzélius venait de révéler le pouvoir de désunion qu'exerce la pile voltaïque sur les corps composés. Davy, en se servant d'appareils plus puissants, parvint à décomposer les deux alcalis fixes, qui jusqu'alors avaient été considérés comme des corps simples : dans la potasse et dans la soude, il trouva, unis à l'oxygène, deux métaux auxquels il donna les noms de potassium et de sodium. Il entreprit ensuite l'analyse des terres alcalines : chacune lui offrit un métal particulier, et il retrouva dans toutes le même principe commun, l'oxygène. Il venait en outre, dans un écrit plein de vues hardies, de démasquer quelques-uns des rapports profonds qui lient les forces chimiques aux forces électriques, les affinités à l'électricité. C'est alors que, dans un élan de généreux enthousiasme, l'Institut de France décerna à cet écrit le grand prix fondé pour les progrès du galvanisme. Quoique l'on fût en pleine guerre, sir Humphry Davy fut autorisé à venir le recevoir. C'était justice : elle fut noblement rendue.

(1) Voir notre numéro de mars, p. 184-192.

« Tolérerez-vous donc cette victoire des Anglais ? » disait avec impatience Napoléon à Berthollet. Une pile gigantesque, construite par ses ordres, fut confiée à Thenard et à Gay-Lussac. Ceux-ci annoncèrent bientôt à l'Académie qu'au moyen des affinités ordinaires ils parvenaient à obtenir les nouvelles substances plus abondamment que par la pile ; puis, se servant du potassium et du sodium, métaux découverts par Davy, ils réussirent à isoler un corps nouveau, un corps simple, qu'ils nommèrent *bore*.

Davy reconnut la supériorité de la méthode chimique pour l'extraction des métaux, mais il réclama ce radical, ce bore, qu'il disait avoir entrevu. A aucun prix Thenard et Gay-Lussac ne voulurent le lui concéder. En cela ils avaient raison ; mais en même temps ils soutenaient que le sodium et le potassium, loin d'être des corps simples, étaient des combinaisons des alcalis avec l'hydrogène, ou des hydrures. Le savant anglais leur répondit fort justement que, s'ils tenaient à cette théorie, il fallait donc qu'ils consentissent à ce que leur bore ne fût qu'un *hydrure d'acide borique*. Cet argument resta sans réplique.

Ce n'était là que le commencement d'un débat qui, au profit de la science, à l'honneur des deux pays, ne dura pas moins de cinq ans, et qui marque l'époque où les bases des idées actuelles sur les corps simples ont été fixées.

Dans un des mémoires où ils rendaient compte des différentes phases de la lutte qu'ils soutenaient contre leur antagoniste d'outre-mer, Thenard et Gay-Lussac imprimèrent cette phrase : « On peut supposer que l'acide muriatique oxygéné est un corps simple. »

Ils n'émettaient une pareille opinion qu'après avoir attaqué cet acide par le potassium et y avoir cherché avec acharnement une trace quelconque d'oxygène. C'est qu'en effet, si l'acide muriatique oxygéné était admis comme un corps simple, un principe nouveau d'acidification se montrait, et une brèche énorme était faite à la théorie de Lavoisier. Effrayés de telles conséquences, retenus d'ailleurs par l'inébranlable conviction de Berthollet, ils n'osèrent se prononcer plus affirmativement.

L'Angleterre recueillit la gloire qu'ils laissaient échapper. Davy admit l'acide muriatique oxygéné comme une substance simple ; il lui donna le nom de *chlorine* ou *chlore*, et toutefois reconnut que le premier indice du nouveau principe acidifiant revenait à ses deux ri-

vaux. Ainsi se trouva modifiée la grande théorie de Lavoisier, qui n'en reste pas moins l'un des plus glorieux monuments que le génie français ait élevés aux connaissances humaines.

De constants efforts, longtemps prolongés, avaient fort agrandi le savoir et la réputation des deux amis. Ils s'étaient, tant qu'avait duré le débat, si noblement confondus dans une même responsabilité, que les savants étrangers croyaient à une seule individualité. Dans l'intimité même, la part que chacun d'eux y avait prise resta toujours ignorée.

Lorsqu'on créa, en 1809, un enseignement à la Sorbonne, nos deux représentants de la *science militante* furent appelés à y participer. Thenard eut alors l'idée de faire à la Faculté un cours élémentaire, et de professer au collège de France la chimie transcendante. Le nombre des élèves s'en augmenta, bien qu'ils eussent à braver les chances d'une attente rendue souvent infructueuse par le défaut de place. Le professeur comprit la nécessité de rédiger ses leçons ; elles parurent en quatre volumes, dont la première édition date de 1813, et la sixième et dernière de 1836. Chacune de ces éditions fut un très-sérieux travail, où l'auteur intercala les progrès et les opinions qui se firent jour. Ce livre a régné seul dans les écoles pendant plus de vingt-cinq ans. On peut dire que presque toute l'Europe a appris de M. Thenard la chimie, et que la plupart des grands chimistes français ou étrangers s'honorent aujourd'hui en lui rendant hommage de leur savoir.

Lorsque l'Institut perdit Fourcroy, des concurrents nombreux disputèrent à Thenard l'honneur de lui succéder. Son ami Gay-Lussac fit, de son premier vote, le complément de l'unanimité qui appela son émule à siéger à côté de lui.

La grande émotion que ce succès causa à Thenard n'exalta point sa tête : elle alla droit à son cœur. « Dès que je fus bien sûr que je pouvais y croire, racontait-il, je pris mon paquet et je partis pour la Louptière. Quelle joie j'allais causer à ma mère ! Pour comble de bonheur, j'avais dans mon bagage un livre qu'elle m'avait demandé : *l'Imitation de Jésus-Christ* en gros caractères, dans lequel elle pourrait lire sans lunettes ! Cet exemplaire tant cherché, lorsqu'il m'était tombé sous la main, m'avait paru la plus précieuse de mes découvertes. »

Assis au foyer maternel, et redevenu l'enfant du village, Thenard

reçut, fêta tous ceux qui avaient été les témoins de ses débuts dans la vie. Il recueillit les tendres conseils de sa mère. Au moment des adieux, elle répéta : « Maintenant il faut te marier. »

Ce vœu retentit doucement aux oreilles du voyageur. Dès le temps où le patronage de Vauquelin lui était venu en aide, Thenard avait donné M. Humblot, jeune chimiste que la fortune et la naissance conviaient à une vie aussi facile que la sienne était alors sévère. Pour soutenir le courage de Thenard, souvent celui-ci lui avait rappelé la destinée de son beau-père, qui, garçon jardinier dans un couvent, y avait improvisé son talent de peintre, et qui à sa patrie en révolution ayant su offrir de successives et semblables improvisations, avait grandi ses services, son illustration, sa fortune, et s'était vu comblé de la confiance d'un héros qui a écrit de lui : « Conté est capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie. »

Cette famille recevait Thenard dans l'intimité ; elle avait applaudi à tous ses succès. Rien dans son passé, rien dans sa modeste fortune n'était ignoré d'elle. Madame Humblot eut cependant à deviner ; heureusement, en sa qualité de fille de Conté, était-elle fort ingénieuse : elle devina donc que Thenard rêvait silencieusement à quelque grand succès qui lui donnât enfin l'audace de lui demander sa fille, que, avoua-t-il, il ne trouvait que trop belle et que trop riche.

Cet obstacle n'ayant pas paru insurmontable, notre savant se maria. Comme il était homme de sens, d'ordre, et qu'il savait entrer dans les détails de la vie pratique, il commença, dès ce moment, à édifier cette grande fortune où se sont confondus les fruits de son labeur, de son alliance et de sa bonne administration.

Le succès toujours croissant de son enseignement était devenu, pour Thenard, la touche la plus sensible de son amour-propre. On le voyait, à chaque leçon, déployer toute l'ardeur d'un général qui commande sur un champ de bataille ; jamais il ne laissait rien à l'imprévu : ne faisant qu'un nombre restreint d'expériences, il les voulait rigoureuses, frappantes, présentées au moment précis. A la plus légère inadvertance, au moindre mécompte, de rudes bourrasques venaient assaillir les pauvres aides qui, avec cette nature vive et emportée, eussent eu la vie fort dure sans les prompts retours et la loyale bonhomie. « Dans un cours, assurait Thenard, les élèves seuls ont le droit d'être comptés : professeur, préparateurs, labora-

toire, tout doit leur être sacrifié. » Devant un auditoire témoin de l'un de ses fureurs, il consolait la juste susceptibilité de celui qu'il avait rudoyé, lui disant : « Fourcroy m'en a fait bien d'autres ! Cela donne de la promptitude dans l'esprit. »

Grâce à *cette promptitude dans l'esprit*, Thenard se rendit maître de l'un de ces pénétrants aperçus qui ouvrent à la science des horizons nouveaux. Voici comment il raconte la découverte de l'eau oxygénée :

« C'était en 1818 : je faisais à la Sorbonne ma première leçon sur les sels. — « Pour que les métaux s'unissent aux acides, disais-je, il faut qu'ils soient oxydés et qu'ils ne le soient qu'à un certain degré ; quand la quantité d'oxygène est trop grande, l'oxyde perd une partie de son affinité. » Comme exemple, j'allais citer le deutoxyde de baryum, quand un remords me traversa l'esprit : l'expérience n'avais pas été faite.

« A peine rentré dans le laboratoire, je demande de la baryte oxygénée ; j'étends de l'acide chlorhydrique avec de la glace, et j'en ajoute de manière à avoir un liquide à zéro. J'hydratai la baryte et la mis à l'état de pâte. Je fis le mélange : la baryte, à mon grand étonnement, se dissout sans effervescence sensible.

» Je m'éloignai, préoccupé d'un fait aussi anormal. Quand je revins pour la leçon suivante, j'aperçus de petits globules attachés aux parois du vase, comme ceux que l'on observe dans un verre rempli de vin de Champagne ; il s'échappait du milieu du liquide des bulles de gaz, assez rares du reste. Je prends alors un tube fermé à la lampe par une de ses extrémités ; j'y verse de ce liquide et je chauffe. Bientôt des bulles très-nombreuses se dégagent ; le gaz s'accumule dans le piston du tube, resté libre ; j'y plonge une allumette, elle s'enflamme : c'était de l'oxygène.

C'était aussi l'heure de faire ma leçon ; je la fis, mais elle se sentit terriblement de ma préoccupation ! »

Thenard saisissait la trace d'un fait tout nouveau : il crut d'abord avoir découvert des acides suroxygénés ; bientôt il s'aperçut que ces acides n'existaient pas.

Serait-ce donc l'eau elle-même, l'eau seule qui s'oxygène ?

A peine cet éclair a-t-il traversé son esprit que déjà le fait est prouvé par l'expérience.

L'eau oxygénée était acquise à la science ; une voie nouvelle et

féconde était ouverte par Thenard. Le bruit en retentit dans toute l'Europe savante. Les chimistes étrangers vinrent assister aux expériences, et Berzélius arriva de Stockholm comme on arrive pour souhaiter une bienvenue.

Un matin il entre chez Thenard. Bien qu'ils ne se fussent jamais vus, aussitôt ils se reconnurent : c'était une application de la loi des affinités. Bonnes gens l'un et l'autre, enflammés pour la même idole et incapables de jalousie, ils se trouvèrent immédiatement vieux amis. « Je viens, dit le grave Suédois, recueillir des connaissances dans votre France chimique, que vous faites si grande, si riche ! Votre eau oxygénée, je la verrai, n'est-ce pas ? » Il parla de Gay-Lussac, de son iode, nouveau corps simple dont toutes les propriétés ont été par lui si nettement définies, de son cyanogène, substance composée qui, dans ses combinaisons, affecte tous les caractères des corps simples. « Et la belle théorie des proportions définies qui vous est due, l'oublierons-nous ? reprit à son tour Thenard ; cette révélation des lois immuables d'après lesquelles les corps se combinent est devenue le flambeau de la chimie. — Je conviens, reprit le Scandinave, que j'ai été assez heureux. Savez-vous, ajouta-t-il, que vos récents travaux et ceux de votre ami font dire à Davy : « Thenard et Gay-Lussac séparés sont plus forts que Thenard et Gay-Lussac réunis ? » Le temps impitoyable contraignit nos savants à se quitter. Thenard gagna au plus vite la Sorbonne, parvint à grand-peine jusqu'à sa chaire, commença la leçon. Les choses allaient au mieux, quand, par hasard, ses yeux s'étant portés vers un angle de la salle, il se trouble, croit à une vision, cherche à y échapper ; mais l'émotion ramène son regard. Cette fois, ne doutant plus, il n'est pas maître de lui-même, balbutie, s'égare. Le public s'en aperçoit, s'inquiète. Aussitôt sa présence d'esprit lui est rendue. « Messieurs, dit-il, vous allez comprendre mon trouble ; » et, montrant un coin de l'amphithéâtre : « Messieurs, Berzélius est là. »

A ces mots, un cercle se décrivit autour de l'illustre étranger. Refoulés et respectueux, les étudiants éclatèrent en applaudissements, en trépignements si vifs, que le bon Berzélius en fut abasourdi. Vaincu par l'attendrissement, il oublia son flegme et se laissa transporter sur un siège voisin de la chaire. « Il est impossible, répétait-il, il est impossible avec de tels élèves de n'être pas bon professeur. — « Je m'étais bien promis de vérifier très-secrètement, dit-il

plus tard à Thenard, si tout ce que la renommée m'avait appris de votre talent de professeur était exact. Je le trouve supérieur à votre renommée. »

Thenard étudiait alors les propriétés de l'eau oxygénée. Une d'elles est fort singulière : Berzélius la nomma force catalytique. Plusieurs corps décomposent l'eau oxygénée sans éprouver aucune altération chimique, sans paraître agir autrement que par leur présence. Le phénomène ne tient donc pas aux affinités ordinaires ; il ne tient pas à l'électricité, du moins à ce qu'il semble, car l'exploration la plus subtile n'a pu encore découvrir durant l'opération le moindre signe d'action électrique.

Serait-il dû à une force nouvelle ?

Thenard l'a cru, l'a dit. La force catalytique deviendrait, pensait-il, le lien théorique de toute une classe de faits dont quelques-uns étaient déjà connus.

Dans un esprit aussi exercé, à côté de la joie de découvrir, vient toujours se placer la crainte de se tromper : il s'adjoignit les lumières d'un ami, chimiste le plus intrépide, conseil le plus éclairé ; ils méditèrent longtemps, travaillèrent beaucoup. Dulong partagea l'opinion de Thenard ; ils laissèrent à l'avenir le soin de la conclusion.

Thenard était devenu professeur à l'École polytechnique depuis 1810. Associé par les travaux, l'âge et l'amitié, à l'illustre phalange qui répandit sur cette création modèle un si vif éclat, autant qu'aucun de ses membres, il aima l'Ecole d'un amour filial ; les progrès, les bienfaits de cet établissement firent une de ses joies. Chaque génération qu'il y instruisait contenait à ses yeux une promesse de perpétuité de gloire.

Depuis 1814, M. Thenard était membre du comité consultatif des manufactures.

En 1815, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur.

En 1821, il était devenu doyen de la Faculté des sciences.

En 1825, il fut créé baron par le roi Charles X.

Apprenant qu'il allait être nommé, il répétait avec agitation : « Et Gay-Lussac, pourquoi ne l'est-il pas ? Autant que moi il doit l'être ! »

Thenard oubliait alors qu'un jour il avait été courtisan, et courtisan très-habile : son bon cœur l'y avait entraîné. Plus que personne il avait admiré les magnifiques peintures de la coupole du Panthéon.

Ces grandes légendes de notre histoire nationale, si ingénieusement, si gracieusement racontées par le magique pinceau de Gros, excitèrent d'enthousiastes applaudissements lorsqu'elles furent mises au jour ; la curiosité semblait insatiable. Une foule sans cesse renaissante saluait le peintre des plus glorieuses épithètes et promettait à son chef-d'œuvre l'admiration des générations à venir. Ces masses, impressionnables et mobiles, s'écoulèrent cependant ; le calme commença à renaître, puis le silence reprit tout son empire. Quelques mois à peine se succédèrent, et l'on trouva le sol de la nef jonché de plaques de couleurs différentes et de formes variées à l'infini. Gros, averti, comprit aussitôt la portée du désastre. L'humidité avait pénétré les pierres, et la peinture, repoussée et boursouflée, se détachait et tombait rejetée en écailles. Le désespoir de l'artiste ne put être adouci ni par la sympathie du public, ni par la véritable émotion du souverain. Celui-ci ne pouvait voir sans douleur se déchirer la page qui, dans cette épopée, lui avait été consacrée.

Thenard, qu'une amitié sincère unissait à Gros, avait, à la première nouvelle, commencé dans le secret une suite d'expériences qui le conduisirent à trouver un moyen de rendre imperméables les pierres les plus poreuses. Sûr du résultat, il se rend dans l'atelier de Gros. « S'il vous était garanti que la couleur résistât, repeindriez-vous la coupole ? dit-il. — Allez-vous-en au diable et ne me parlez plus de ça, » répond brutalement Gros. Fourcroy lui en avait fait bien d'autres ! Aussi Thenard s'en alla-t-il tranquillement dans son laboratoire y attendre Gros. La porte s'ouvrit effectivement bientôt pour livrer passage à l'artiste, qui, d'une voix émue par la reconnaissance, articula : « Ce que vous m'avez dit serait-il bien possible ? » Thenard lui montre son travail. Gros, transporté, se rend aux Tuileries. Le soir, Thenard y est mandé ; on l'écoute ; il parvient à convaincre, et demande que Darcet lui soit adjoint ; on le lui promet ; on lui promet surtout un reconnaissant souvenir.

Notre savant, en emportant cette assurance, emportait aussi la conviction qu'il n'en userait point. Qui peut jurer de rien ? Un jour, quelques-uns des derniers fuyards d'un groupe que la police venait de disperser se glissent parmi les étudiants du cours de chimie et s'effacent dans le nombre.

A la sortie, on trouve gardes et sergents de ville disposés à suspecter tout le monde. Les plus patients s'irritent ; ceux qui ne le sont pas

font tapage : on les arrête ; le bruit prend alors de telles proportions qu'il parvient jusqu'au professeur. Il se présente ; à sa voix amie les étudiants se taisent. Il parle, mais la police refuse obstinément de lui rendre les prisonniers. A force de patience, il obtient cependant que tous les jeunes gens qui seront trouvés pourvus de notes seront relâchés comme étudiants : par là le plus grand nombre est sauvé ; une réponse judicieuse à une interrogation par lui posée devient encore une planche de salut. Mais malheur à qui ne prenait point les questions chimiques en grand sérieux ! Cinquante de ces malencontreux personnages furent conduits en prison. En les voyant emmener, l'excellent cœur du bon Thenard n'y put tenir ; il court chez le ministre de l'intérieur, il y est fort mal reçu ; chez le préfet de police, plus mal encore ! Le voilà dans la rue, la tête basse. « J'ai été trop sévère, se répétait-il à lui-même ; ce sont des ignorants....., des ignorantissimes....., mais, après tout, on pourrait leur pardonner... Que faire?... » Soudain une lueur d'espérance traverse son esprit. « Et la coupole ? dit-il ; on m'a tant promis ! » Aussitôt fait que dit : il court aux Tuileries, parvient à grand'peine à être introduit, raconte tout avec chaleur, franchise, regret : ce sont ses élèves, ses chers élèves, ses enfants ; il répond d'eux. « Oui, dit le roi en souriant, mais ceux qui ne savent pas la chimie ont été mis en prison !... Voyez mon ministre..... Le cas n'a pas été prévu... » A minuit, les portes de la prison s'ouvraient devant Thenard. « Sortons tous, Messieurs ! » cria-t-il ; puis, s'arrêtant sur le seuil, il ajouta : « à une condition, cependant, c'est que vous sachiez la chimie. »

En 1830, il fut nommé conseiller de l'Université.

« Dès son entrée au conseil, a dit M. Saint-Marc Girardin, M. Thenard rendit aux sciences les grands services qu'on attendait de lui ; de plus, il se trouva que ce savant éminent était un admirable homme d'affaires... Sévère contre les abus, dur contre le laisser-aller, personne n'était plus facile et plus prodigue que lui pour les véritables améliorations. M. Thenard avait de quoi être fier de bien des choses en ce monde..... Il n'y a rien dont je l'aie vu plus fier et plus heureux que de la bonne tenue des collèges de l'État. »

Pendant quatre ans, M. Thenard siégea à la Chambre des députés. « Tâchez que l'on ne songe pas à moi, » avait-il répondu à la personne qui, la première, lui avait parlé de l'y faire nommer. « Jamais

je ne m'y suis occupé que des choses que je connaissais à fond, » disait-il plus tard. A l'occasion de l'élection de son successeur, un feu de joie ayant été allumé, il s'y rendit, disant : « Je vais assister à la célébration de la renaissance de ma liberté. »

En 1832, il répondait à un jeune prince, délégué près de lui : « La députation m'a si fort ennuyé et si mal réussi, que je ne veux pas de la pairie. D'ailleurs, je renonce à la politique. » Cependant M. Thenard appartint à la Chambre haute; il y demanda la protection de l'État pour des veuves de savants illustres, la réimpression des œuvres de Laplace, la révision des lois sur l'enseignement. Quelques questions d'industrie nationale furent par lui profondément étudiées, mais jamais l'esprit de parti n'exerça sur cet homme le moindre empire. Dominé par la raison, il préféra aux apparences gouvernementales le gouvernement réel du domaine où il s'était fait maître, ne pris jamais rien en lui à l'égal du chimiste : pairie, baronnie, fortune, grandeurs, ne furent à ses yeux que des enveloppes dont il appréciait les avantages et la convenance, mais qu'il ne revêtait qu'en réservant intacts les droits du simple et laborieux artisan d'une grande renommée.

Durant une carrière académique de quarante-sept ans, l'on a vu M. Thenard encourager loyalement toutes les prétentions qui lui parurent contenir des germes d'espérances, applaudir avec franchise, avec chaleur, sans opinion préconçue, à tout travail qui révélait un progrès; revendiquer une large part de solidarité dans les actes d'un corps où il n'était presque aucun de ses confrères qui ne lui dût le secours d'une voix amie. Cette Académie, qu'il respectait si sérieusement, lui était profondément attachée : sa gloire, ses services et surtout ses habitudes de conciliation avaient assuré une véritable autorité aux opinions qu'il y émettait.

M. Thenard acceptait comme l'un des devoirs de la grande position scientifique qu'il s'était créée, l'affectueuse affabilité avec laquelle il ouvrait son salon à toutes les distinctions nationales ou étrangères; toutes y étaient accueillies, tous les mérites y étaient fêtés, tous les efforts y trouvaient encouragement et sympathie. Abstraction faite de la puissance, de la faveur, de la fortune, il y avait pour chacun, de la part de sa famille, aménité et grâce. Mais, sous cet éclat mondain, un reflet de coloris naïf survivait; il rappelait l'origine rustique, le caractère de nos populations centrales, et don-

nait un charme particulier à la maison de M. Thenard : sous son influence, la rondeur, la bonté y étaient devenues la couleur locale.

Grand, vigoureux, M. Thenard portait haut une tête forte qu'ombrageait une chevelure abondante et noire ; ses traits, bien accentués, étaient animés par un œil vif qui décelait la sagacité. On ne pouvait méconnaître en lui l'une de ces constitutions auxquelles la nature a prodigué tous les éléments d'une complète existence.

Les affections pouvaient-elles faire défaut à qui était si digne de les inspirer ? De sincères attachements ont apporté, dans la vie de M. Thenard, de douces joies. Pour lui, tout fut facile et simple parce qu'il fut facile et bon : ni la plainte, ni la rancune ne troublèrent ce cœur que plus d'une fois émurent les expressions de la reconnaissance.

Pendant une leçon faite à l'École polytechnique, il arriva un jour que l'un des produits nécessaires à la démonstration manqua. M. Thenard le demande avec impatience. Tandis que le préparateur court de toutes ses jambes, le professeur, comme moyen de gagner du temps, met la main sur un verre et le porte à ses lèvres sans examen.

Après avoir avalé deux gorgées, il le replace. « Messieurs, dit-il avec sang-froid, je me suis empoisonné. » Un frisson électrique se produit aussitôt et fait pâlir tous les visages. M. Thenard démontre que c'est du sublimé corrosif qu'il a avalé, et ajoute que le blanc d'œuf en combat les effets. « Qu'on aille me chercher des œufs ! » dit-il. A peine ce mot est-il lâché que portes et fenêtres ne sont plus assez larges ; on court, on se précipite, les consignes sont forcées, les cuisines aussi. Point d'œufs ! Le voisinage, mis à contribution, est bientôt pillé ; chacun apporte sa part, une montagne s'élève.

Pendant ce temps, un élève vole à la Faculté de médecine. Interrompant un examen, il crie : « Un médecin ! Thenard s'est empoisonné à l'École en faisant sa leçon ! » Dupuytren se lève. « Vous entendez ? » dit-il ; et il s'enfuit. Un cabriolet se trouve sur son passage ; il y monte, fouette, arrive, saute à terre, abandonnant le tout.

Déjà, grâce à l'albumine, Thenard était sauvé ; mais Dupuytren exige l'emploi d'une sonde afin d'être sûr que l'estomac n'absorbe aucune matière corrosive. Cet organe s'enflamme, et, sauvé du poison, Thenard fut mis en danger par le remède.

Il avait été reporté chez lui. De chez lui les abords sont gardés,

les élèves de toutes les écoles se confondent pour l'entourer d'un triple rempart; des sentinelles avancées se détachent afin d'éloigner les importuns. Silencieux et mornes, tous attendent les nouvelles transmises de l'intérieur : là, les plus capables ont peine à contenir leur zèle; dans la sincérité de leur affection, ils envient à la famille ses privilèges; on veille nuit et jour sans relâche, sans fatigue, car cet homme, qui exerce le tout-puissant empire de la bonté, est le bien de la jeunesse, elle veut se le conserver. Chaque matin, des bulletins exacts sont affichés dans tous les grands établissements; on ignore quels en sont les auteurs.

Lorsque Thenard reparut à la Sorbonne, dans sa chaire, l'enivrement fut tel que chacun sortit sans savoir précisément ce qu'il avait fait; le professeur lui-même avoua ne pouvoir se rendre compte que de sa douce et profonde émotion.

Alors, de longues années de bonheur devaient encore s'écouler pour M. Thenard; mais à sa constance étaient réservées de terribles épreuves. Lorsque le grand âge semblait lui promettre la part la moins cruelle, il vit s'éteindre les objets de ses plus chères affections : sa belle-mère, cette vieille amie qui avait préparé son bonheur; puis sa chère compagne, l'ange de sa vie : enlevée subitement, elle échappait au malheur affreux de voir succomber, dans toute la force de la jeunesse, le dernier enfant de M. Thenard; un frère, une sœur, un neveu suivirent.

Un fils, un fils bien cher, bien digne, bien tendrement aimé, restait seul : « Je n'ose plus croire à son existence, » disait le malheureux vieillard. A de telles douleurs, tant de fois renouvelées, il n'opposa que le contre-poids doux et sage de la compassion.

La fondation de la *Société des Amis des sciences* fut un hymne de reconnaissance inspiré à cette belle âme par les souvenirs du passé. A quatre-vingts ans, après lui avoir fait un legs considérable, après y avoir affilié tous ses amis, M. Thenard s'éteignit en murmurant les statuts. « J'espère, répétait-il, avoir formé un faisceau que rien ne devra plus rompre. J'espère que ceux qui cultivent les sciences, ceux qui les appliquent, ceux même qui seulement en sentent le prix, resteront unis pour les protéger. »

Orphelins, veuves, débutants pauvres, saluez tous, de vos accents reconnaissants, la tombe de cet homme de bien dont les dernières pensées furent pour vous !

TRIBUNAUX.

BLESSURES PAR IMPRUDENCE. — OUTRAGES A UN MAGISTRAT. — CHICORÉE
MÊLÉE DE BELLADONE.

On pourrait traduire les mots *blessures par imprudence* par les mots *empoisonnement par imprudence*. C'est ce que démontre l'affaire dont nous allons parler.

Nous avons depuis longtemps établi que, dans une officine, toutes les substances toxiques devaient être sous clef. Cette précaution devait être pour le pharmacien comme pour le public une mesure de sûreté, puisque l'élève qui est forcé de prendre une clef pour aller prendre une substance qui a de l'activité est forcé nécessairement de réfléchir et d'apporter plus d'attention à ce qu'il fait. Notre avis n'a pas été adopté et on a trouvé que nous avions trop d'exigence.

Quoi qu'il en soit, nous allons faire connaître les faits. Le 6 janvier 1860, M. F..., marchand de nouveautés, se trouvant indisposé, voulut prendre une infusion de chicorée sauvage; il fit prendre un peu de cette plante innocente chez M. C..., pharmacien, Grande-Rue, 7, à Passy, et but une tasse de l'infusion sur laquelle il comptait pour se guérir. Une demi-heure après, il se trouvait plus gravement malade; il était atteint d'éblouissements et se couchait, le mal empirant encore.

M^{me} F... était si loin d'attribuer ce redoublement de malaise de son mari à l'infusion de chicorée qu'elle céda elle-même à la tentation d'en boire; mais les mêmes symptômes ne tardèrent pas à se manifester chez elle; elle se trouva étourdie comme son mari.

Un jeune homme employé dans la maison, ayant eu aussi la curiosité de goûter cette infusion, en prit la valeur d'un petit verre et en fut incommodé comme les autres, moins gravement cependant, vu la faible dose qu'il avait prise.

Un pharmacien consulté constata que la chicorée était mélangée de belladone; on fit prendre aux personnes malades du café noir qui fit disparaître les symptômes les plus alarmants : la souffrance persista cependant encore pendant quelque temps, les vomissements survinrent, et, aujourd'hui encore, M. F... ressent une grande fatigue d'estomac.

Le commissaire de police avait été prévenu; il se présenta chez

M. C..., et voici comment son procès-verbal rend compte de cette visite :

« Nous nous rendons aussitôt chez le sieur C... en lui faisant connaître notre qualité, et nous l'invitons à se rendre à notre cabinet pour répondre aux questions que nous lui poserons sur l'imprudence dont il s'est rendu coupable. Il nous dit assez cavalièrement que c'est une affaire de peu d'importance, et comme nous lui faisons observer qu'il aurait pu causer la mort de trois personnes : Eh bien ! répondit-il, c'est un accident dont j'aurais été responsable.

« Nous lui rappelons que, lors de notre visite avec MM. les professeurs de l'École de pharmacie, ces messieurs ont trouvé des plantes en mauvais état et qu'elles ont été jetées par leur ordre...

« Nous constatons que nous faisons ces observations au sieur C... à demi-voix, parce qu'il y avait des étrangers dans la pharmacie ; mais aussitôt il a élevé la voix avec insolence, nous disant que ces faits étaient faux, qu'il n'entendait pas que nous lui donnassions des leçons.... »

C'est à la suite de ces faits que le sieur C... est cité devant la 6^e chambre, présidée par M. Dupaty. Il est prévenu de blessures par imprudence et d'outrages à un magistrat.

M. le président, au prévenu. — Ainsi, antérieurement, on avait eu déjà des reproches à vous faire. Les faits de cette nature sont très-graves ; trois personnes ont été plus ou moins sérieusement malades, et quand M. le commissaire de police se présente, vous lui répondez avec insolence que vous n'avez pas de leçons à recevoir de lui !

M. C... — La chicorée est la plante la plus inoffensive ; d'ailleurs nous la recevons nous-mêmes de l'herboriste : comment me serais-je méfié ?

M. le président. — Vous devez toujours vous méfier ; vous avez la santé publique dans les mains.

Le prévenu. — C'est un fait qui ne s'est jamais produit.

M. le président. — Il est fâcheux qu'il se produise chez vous.

Le prévenu. — La chicorée nous arrive par petits paquets comme celui-ci ; je n'aurais jamais pu y voir quelques feuilles de belladone.

M. le président. — Ainsi un pharmacien peut empoisonner très-innocemment... Ce que vous dites est dérisoire.

Le Tribunal condamne C... à quinze jours d'emprisonnement.

A. CH.

BLESSURES PAR IMPRUDENCE ET EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE.

Tribunal correctionnel de Paris (7^e chambre).

Présidence de M. BONNEFOY-DESAULNAIS.

(Audiences des 14 et 21 février.)

Les prévenus sont MM. Tessier, pharmacien ; Camille-François Raspail, médecin, et Émile-Jules Raspail, chimiste.

Le sieur Tessier gère, pour le compte des frères Raspail, une pharmacie, rue du Temple, 14. Dans les prospectus de cet établissement, on lit : « Pharmacie complémentaire de la méthode Raspail. Les produits de cette maison, la *seule patronée* par MM. Raspail, sont tous revêtus de la signature Raspail et du cachet portant les initiales F. V. R. »

Voici les faits relevés par la prévention :

Le 9 décembre, un sieur Varenne, garçon de magasin, se présentait dans l'officine gérée par le sieur Tessier et demandait, a-t-il dit, 50 grammes de sulfate de magnésie pour se purger. Tessier lui remit un petit paquet et dit à la dame du comptoir : « 50 centimes à recevoir. » Rentré chez lui, Varenne fit dissoudre un quart de la dose qui lui avait été délivrée et but la dissolution. Un quart d'heure après, il était pris de violentes douleurs, de maux de tête, de crampes et de vomissements ; sa vue était troublée et son ventre considérablement enflé.

Le docteur Fèvre, appelé, reconnut que le malade était dans un état alarmant ; sa figure était décomposée ; une soif ardente le dévorait ; il se tordait et avait de violentes coliques ; l'intérieur de sa bouche portait des traces de cautérisation. Tout indiquait un empoisonnement, et c'en était un en effet ; mais Varenne en triompha, grâce à son vigoureux tempérament.

Au lieu de sulfate de magnésie, on lui avait délivré du sulfate de zinc, poison dangereux que la pharmacie gérée par Tessier débite en grande quantité pour l'usage externe. Sur le paquet délivré à Varenne étaient écrits ces mots : *Sulfate de zinc* ; mais le mot *zinc* avait été éclaboussé par la plume et se lisait difficilement.

Tel est le fait de blessures par imprudence.

Le sieur Tessier a déjà été condamné pour semblable fait en 1848 ;

il a en outre été condamné : en 1847, à 200 fr. d'amende, pour mise en vente de remèdes secrets; en 1854, à 50 fr., pour mise en vente d'eaux minérales, et en 1832 à quinze jours de prison pour homicide par imprudence.

Sur l'autre chef de prévention, on lui reproche d'exercer, avec les frères Raspail, la pharmacie d'une façon illégale, étant simple gérant et non propriétaire de la pharmacie, et les frères Raspail, propriétaires, n'ont pas de diplôme de pharmacien.

Suivant la prévention, il a été en outre constaté que Tessier, du 27 novembre au 28 décembre 1859, a commis cent quatre-vingts infractions à l'art. 11 de l'ordonnance royale du 19 octobre 1846 en ne renfermant pas sous clef les substances vénéneuses, en vendant sans ordonnances de médecin et en ne transcrivant pas sur son livre de police les mentions exigées par l'art. 6 de ladite ordonnance.

Interrogé sur le fait d'exercice illégal de la pharmacie, le sieur Tessier répond qu'étant pharmacien, il a cru et croit encore être dans son droit en gérant l'établissement dont les frères Raspail sont propriétaires.

M. DAVID, avocat impérial. — Nous n'insisterons pas sur ce point en ce qui concerne Tessier.

Appelé à s'expliquer sur le fait de blessures par imprudence, voici ce que dit le prévenu :

« Il n'y a pas eu d'erreur de ma part ; le sieur Varenne m'a demandé du sulfate de zinc, et non du sulfate de magnésie. Comment se fait il qu'il se soit trompé ? Je n'en sais rien ; mais je suis d'autant plus certain de ne pas m'être trompé qu'au moment de servir le sieur Varenne, c'est-à-dire la main sur le bocal au sulfate de zinc, je lui ai demandé : « C'est bien du sulfate de zinc que vous voulez ? » Et il m'a répondu affirmativement en baissant la tête. Alors je l'ai servi et j'ai écrit sur le paquet : *Sulfate de zinc*.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est vrai ; mais le mot *zinc* était illisible.

M. le président rappelle au prévenu les condamnations antérieures mentionnées plus haut.

Le sieur Tessier les reconnaît, mais il prétend que les faits lui étaient personnellement étrangers.

Le sieur Varenne est entendu. Il soutient que c'est du sulfate de magnésie qu'il a demandé. C'est avec cela, dit-il, que j'ai l'habitude de me purger.

M. LE PRÉSIDENT. — Tessier prétend que vous avez demandé du sulfate de zinc ?

LE TÉMOIN. — Comment aurais-je pu demander ça ? je ne sais pas ce que c'est ; je n'ai jamais entendu parler de ce remède-là.

D. Voyons, comment avez-vous dit ? — R. J'ai dit à M. Tessier : Voulez-vous me donner 50 grammes de magnésie pour me purger ?

D. Ah ! vous avez dit : Pour me purger ? — R. Oui, monsieur, j'en suis sûr.

D. Rentré chez vous, vous avez pris le médicament qu'on vous avait délivré ? — R. Oh ! le quart seulement, heureusement. Dix minutes après, je me suis senti comme étourdi ; j'avais le sang aux yeux et je n'y voyais plus. Bientôt j'ai eu des coliques, des crampes, des vomissements ; je me suis vite mis au lit et je suis resté je ne sais combien d'heures sans connaissance. J'étais seul à la maison, ma femme étant à son travail. Revenu à moi, je n'avais pas la force d'appeler ; enfin je me suis trainé comme j'ai pu jusqu'à la fenêtre ; j'ai appelé la concierge et je l'ai priée d'aller chercher ma femme ; elles sont revenues ensemble et m'ont frictionné ; j'avais une sueur froide par tout le corps. Je dis à ma femme d'aller prévenir mon patron que je ne pouvais pas aller travailler.

Le lendemain, je me levai ; mais j'étais comme en ribotte : je pouvais à peine me tenir debout ; j'allai à mon magasin malgré ça. Mon patron me dit : « Qu'avez-vous donc ? vous êtes vert, bleu, tout décomposé. » Je lui contai ce qui m'était arrivé ; il me dit de lui montrer ce que j'avais pris. Je lui apportai le paquet ; il regarda l'étiquette et me dit : « Mais, malheureux, c'est du sulfate de zinc que vous avez pris ! » Là-dessus, il m'envoya chez un pharmacien de la rue des Lombards avec le petit paquet, et le pharmacien me donna une attestation comme quoi j'avais pris du poison ; il me dit de rentrer me coucher et de faire venir un médecin. C'est ce que j'ai fait.

D. Pendant combien de temps avez-vous été malade ? — R. Pendant quinze jours.

D. Êtes-vous maintenant complètement guéri ? — R. C'est-à-dire que, quand il fait beau temps, je ne me sens de rien ; mais quand il pleut ou qu'il tombe de la neige, ou même qu'il fait du brouillard, je suis malade ; j'ai encore une diarrhée et je rends du sang.

Le sieur Tessier persiste à soutenir que le témoin lui a demandé du

sulfate de zinc. A ma question, dit-il, le sieur Varenne m'a répondu :

« Oh ! je connais bien la méthode et le *Manuel*. »

M. le docteur Fèvre est entendu. Après avoir raconté les soins qu'il a eu à donner à Varenne, le témoin continue ainsi : Varenne était gêné, je le savais, et j'en avais causé avec son patron. Je lui dis : « Allez trouver l'auteur de l'accident, contez-lui votre position, et bien certainement il vous viendra en aide. » En effet, il m'amena M. Tessier, à qui j'expliquai la situation de ce malheureux. Je lui dis : « Les prétentions de M. Varenne ne sont pas exagérées, vous n'avez pas à craindre de chantage ; il est juste que vous l'aidiez à réparer le préjudice qu'il éprouve. » M. Tessier fut d'accord ; il me chargea de soigner Varenne et prit les frais de visites sur son compte ; il paraissait très-reconnaissant de la façon dont la réclamation lui était faite et nous remerciait de n'avoir pas ébruité l'affaire en envoyant Varenne à l'hospice.

Je fus donc bien étonné, plus tard, en apprenant que cette affaire, que je croyais arrangée, ne l'était pas du tout ; j'appris qu'on refusait des secours à Varenne. J'écrivis à M. Tessier, et je n'entendis plus parler de rien que dans le cabinet du juge d'instruction.

M. C. Raspail demande qu'en l'absence de contre-expertise pour contrôler les constatations du témoin, on le fasse s'expliquer sur divers points.

M. le docteur Fèvre affirme que les effets produits sur Varenne par le médicament incriminé sont ceux du sulfate de zinc. M. Tessier, du reste, m'a dit à moi-même, ajoute le témoin, qu'il avait donné par distraction du sulfate de zinc, au lieu de sulfate de magnésie. (Dénégation de M. Tessier.)

M. LE PRÉSIDENT à M. C. Raspail. — Monsieur, vous n'êtes pas cité pour ce fait.

M. Vaucheret, docteur en médecine, requis par le commissaire de police pour examiner la pharmacie gérée par M. Tessier, a constaté cent quatre-vingts contraventions en deux mois.

M. Traverse, pharmacien, rue des Lombards, interpellé par M. le président, déclare que, suivant les prescriptions de la loi, il ne délivre de sulfate de zinc que sur ordonnance de médecin.

M. C. RASPAIL. — Il ne serait pas difficile d'établir le contraire.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous répète, monsieur, que le fait est étranger à la prévention qui pèse sur vous.

M. C. RASPAIL. — J'ai intérêt à combattre la prévention sur tous les points, comme propriétaire de la maison.

M. l'avocat impérial David soutient la prévention.

Le Tribunal, après avoir entendu M^e Forest, avocat, pour le sieur Tessier, et M^e Jules Favre pour les frères Raspail, a condamné Tessier, pour blessures par imprudence, à un mois de prison, 50 fr. d'amende et 300 fr. de dommages-intérêts. Sur les deux autres chefs, le Tribunal a jugé que le sieur Tessier ayant un diplôme de pharmacien, la prévention d'exercice illégal de la pharmacie n'était pas établie. Quant aux substances indiquées dans le rapport du docteur Vaucheret, elles ne pouvaient être considérées comme substances vénéneuses.

Les frères Raspail ont été condamnés chacun à 100 fr. d'amende.

SIROPS DE CAPILLAIRE, DE GUIMAUVE, ETC. — CONFISEURS ET DISTILLATEURS.
POURSUITES.

Tribunal correctionnel de Rouen. — Présidence de M. BONÉ.

(Audience du 5 mars.)

Le Tribunal correctionnel de Rouen vient de rendre son jugement dans une affaire qui, depuis quelque temps, préoccupait l'attention générale en ce qu'elle mettait en jeu les principes les plus graves touchant à la liberté du commerce en même temps qu'elle touchait à la santé publique.

Un certain nombre de confiseurs et de distillateurs étaient assignés devant le Tribunal de police correctionnelle sous la triple prévention d'avoir, depuis moins de trois ans, 1^o en vendant sous l'étiquette de *Sirops de capillaire, de guimauve et de gomme*, des produits ne réunissant pas les éléments ordinaires et présumés curatifs de ces sortes de sirops, trompé les acheteurs sur la nature des sirops de capillaire, de gomme et de guimauve par eux vendus; 2^o falsifié une certaine quantité de sirops de capillaire, de gomme et de guimauve destinés à être vendus; 3^o vendu et mis en vente des sirops qu'ils savaient falsifiés, délits prévus et punis par les articles 423 du Code pénal, 1^{er}, 5 et 6 du 27 mars 1834.

L'affaire offrait donc trois questions à juger : une question de droit fort importante, celle de savoir si les confiseurs et les distillateurs étaient, comme les pharmaciens, obligés de se conformer aux for-

mules du Codex pour la préparation de leurs sirops ; et deux questions de fait qui présentaient à décider : 1° si les sirops saisis à la requête du ministère public contenaient ou ne contenaient pas du capillaire, de la gomme ou de la guimauve ; 2° s'ils étaient ou non additionnés de sirop de glucose.

Sur le premier point, l'honorable organe du ministère public, M. Thil, se bornait à soutenir que les sirops saisis étaient, par leur nature même, des sirops médicamenteux ; que leurs propriétés médicales étaient connues, qu'elles étaient consignées dans le Codex et précisées par une formule spéciale, et qu'il y avait inconvénient pour la santé publique à laisser ainsi entrer dans le commerce de véritables médicaments qui n'en avaient que l'étiquette sans en avoir les propriétés salutaires. Sur les deux points de fait, il s'en référait aux conclusions de l'expert commis par le juge d'instruction, M. Houzeau, lequel, dans son rapport, avait déclaré que les sirops saisis n'étaient point préparés d'après la formule du Codex, qu'ils ne contenaient ni capillaire, ni guimauve (l'expert avait révélé la présence de la gomme dans des proportions diverses), et qu'ils étaient falsifiés par l'addition de sirop de fécule ou de glucose.

Il importe cependant de remarquer que, quant à ce dernier point, les prévenus étaient loin de se trouver dans des situations identiques. Ainsi pour l'un, la présence du sirop de glucose n'était point constatée ; pour d'autres, la proportion était excessivement minime, soit de 32 à 36 grammes par litre de sirop, c'est-à-dire environ 1/36^e, tandis que, dans certains sirops, la proportion atteignait 197 grammes par litre. Au point de vue des interrogatoires, la situation était également tranchée ; certains avouaient l'addition de glucose, d'autres la niaient formellement.

C'était dans ces circonstances que se présentait la défense ; elle était représentée par MM^{es} Revelle, R. d'Estaintot et Arnold Deschamps ; elle s'appuyait principalement sur les moyens suivants :

En droit, disait-elle, la solution que réclame le ministère public est contraire aux pratiques immémoriales de l'industrie, aux principes les plus simples et aux usages observés eux-mêmes ; si l'on ouvre les anciens *Manuels de l'art du confiseur*, on y voit une distinction bien établie entre les sirops pharmaceutiques et les sirops d'agrément, les premiers réservés aux pharmaciens, les seconds permis aux confiseurs et distillateurs. Les noms sont les mêmes, mais les bases et

proportions différentes; il y a à cet égard une tradition plus que séculaire : les confiseurs peuvent-ils être en faute pour l'avoir suivie? Mais, d'ailleurs, cette tradition n'a-t-elle pas été observée par la loi elle-même? Le Codex de 1816, qu'on veut leur imposer, pour qui est-il obligatoire? Pour les pharmaciens seulement. Il constitue pour eux des obligations en même temps qu'un monopole, mais il ne parle que pour eux et que d'eux. Les confiseurs n'y sont point cités, et cependant alors les sirops d'agrément étaient connus, *distillés* et vendus. Si le principe que l'on veut appliquer aux confiseurs était vrai, il ne faudrait pas leur imposer l'obligation de se conformer au Codex; il faudrait aller plus loin et leur interdire la fabrication des sirops de ce genre. S'ils sont médicamenteux, aux pharmaciens seuls appartient le monopole, et les prévenus doivent être poursuivis pour y avoir porté atteinte. Le système de prévention se contredit donc lui-même et a reconnu, par son abstention à cet égard, la distinction toute naturelle et si ancienne déjà entre les sirops pharmaceutiques et les sirops d'agrément.

Et, répondant au reproche fait par le ministère public aux prévenus d'avoir altéré leurs sirops par l'addition d'eau de fleurs d'oranger, la défense ajoutait que cette addition était une des nécessités de sa fabrication; qu'un parfum était nécessaire à des sirops destinés surtout à la consommation des cafés et des limonadiers; qu'on n'en saurait trouver de plus inoffensif et qu'il était d'ailleurs accrédité, même en pharmacie, par les ouvrages les plus autorisés sur la matière, entre autres par Soubeiran, dans son *Traité de pharmacie*.

Sur les deux questions de fait, la défense niait d'une manière absolue les conclusions de l'expertise. On trouve de la gomme dans les sirops de gomme; comment n'y aurait-il pas de capillaire et de guimauve dans les autres? Est-ce le prix élevé de ces substances? Mais leur bas prix n'est un secret pour personne, et l'on produisait les notes d'acquisition faites par les prévenus. L'expert n'en a pas trouvé, il est vrai; mais à qui la faute, sinon aux procédés qu'il a employés pour en constater la présence? Le capillaire et la guimauve ne peuvent être obtenus à l'état solide comme la gomme; l'expert s'est alors contenté de juger par la saveur et l'odeur, moyens qui varient avec les individus et qui ne peuvent, disent les autres, être des moyens sérieux de comparaison que pour les personnes habituées. Le goût de l'expert a pu être égaré par la présence de l'eau de fleurs d'oranger,

mais on ne comprendrait pas pourquoi les prévenus n'exploiteraient pas le capillaire et la guimauve, médicaments très-peu coûteux, dans la même proportion que la gomme elle-même (1).

Restait la question du sirop de glucose. A l'exception d'un seul prévenu dans les sirops duquel on n'en avait point trouvé, tous étaient accusés d'en avoir mis. Mais pour les uns, la proportion était de 1/36^e ou environ, et ils niaient l'addition frauduleuse.

Dans de si minimes proportions, la fraude n'existe pas, disait-on, parce qu'elle serait sans but. Ce n'est pas pour un bénéfice de 2 à 3 centimes par litre de sirop que l'on commet une fraude. La fraude révèle un motif intéressé; quand ce motif n'existe pas, peut-on supposer la fraude? L'expert prétend qu'il y a fraude, parce qu'il constate la présence de glucose. Mais est-ce que la science elle-même n'en révèle pas la cause toute naturelle? Le sucre brut en contient des quantités considérables que M. Payen évalue à 1,561 grammes pour 12 kilogr., c'est-à-dire à plus de 1/7^e. Le sucre en pain de seconde qualité en contient encore; un chimiste justement estimé, M. Chevallier, y a même trouvé 2 pour 100 de fécule, qu'il regardait comme un résultat de la préparation par voie de frappe. La présence du glucose et de la fécule dans les sirops saisis pouvait donc tenir au sucre employé, et c'est ce dont l'expert eût dû se préoccuper. Il pouvait tenir encore à une cause accidentelle, à une cuisson prolongée, qui a pour résultat immédiat, ainsi que l'atteste M. Pelouze, de transformer en grande partie le sucre en glucose. Voilà donc des moyens tout naturels d'expliquer, en dehors de la fraude, la présence du glucose.

Pour certains sirops, la défense niait même absolument son existence et invoquait comme preuve la cristallisation du sucre déjà commencée, cristallisation que le sirop de glucose a la vertu d'empêcher. Sur tous ces points, la défense demandait au Tribunal, avant faire droit, la nomination d'autres experts chargés de soumettre à un nouvel examen les sirops saisis et de les comparer avec des sirops faits à nouveau sous leurs yeux et par les prévenus, en se conformant à des bases et en employant des éléments indiqués à l'avance.

(1) Il y a des réactifs chimiques qui font connaître la présence ou l'absence, dans les sirops, de la guimauve et du capillaire.

Sur ces différentes questions, le Tribunal, après en avoir délibéré, a rendu le jugement suivant :

« Attendu qu'il est reconnu, en principe, par plusieurs auteurs et par arrêt de la Cour impériale d'Orléans du 2 avril 1851, que le code pharmaceutique, dont la publication a été ordonnée par la loi du 21 germinal an XI, n'est obligatoire que pour les pharmaciens ou droguistes, et ne saurait être appliqué aux confiseurs, liquoristes et distillateurs; que les art. 37 et 38 indiquent assez bien quel est le sens et la portée que le législateur a entendu donner aux prescriptions de cette loi;

« Attendu que l'ordonnance de 1816 impose aussi aux seuls pharmaciens l'obligation de se conformer au Codex dans la préparation et confection des médicaments, à peine d'une amende de 500 fr.;

« Attendu qu'il suit de là que ce ne serait pas de l'absence dans les sirops saisis de quelques éléments prescrits par le Codex que peut résulter contre les prévenus la preuve du délit qui leur est imputé; que, pour cela, il faudrait que l'absence de ces éléments fût telle que la nature même de ces sirops en ait été modifiée au point de constituer le délit de tromperie sur la nature des marchandises vendues;

« Attendu que les sirops de capillaire, de gomme et de guimauve vendus par les prévenus peuvent être considérés comme sirops gracieux ou d'agrément, à l'usage des cafés et pour satisfaire aux exigences de ceux qui tiennent au bon marché, et non comme des substances ou denrées médicamenteuses;

« Attendu que, s'il y avait, dans les sirops de capillaire et de guimauve, du capillaire et de la guimauve, mais en moindre quantité que ce qui est exigé par le Codex, il n'y aurait pas, à la rigueur, tromperie sur la nature de ces marchandises, alors surtout que le prix est en harmonie avec cette quantité; qu'il serait cependant conforme aux principes de la loyauté qui doivent être l'âme du commerce, et pour empêcher qu'on ne fit usage de ces sirops comme médicamenteux, d'indiquer par des étiquettes qu'ils ne sont vendus que comme sirops gracieux ou d'agrément;

« Attendu, en ce qui concerne le sirop de gomme, qu'il contient huit fois moins de gomme sèche qu'il ne devrait en contenir suivant le Codex; mais que, par les principes qui viennent d'être développés, il doit néanmoins échapper à une condamnation;

« En ce qui concerne les sirops saisis de capillaire et de guimauve ;

« Attendu qu'il est prouvé par l'instruction et les débats, et notamment par le rapport et la déposition de M. Houzeau, professeur de chimie à l'École des sciences et des lettres à Rouen, que ces deux sirops saisis, soumis à son examen, ne contiennent ni capillaire ni guimauve, ou qu'ils n'en renferment qu'une de petites quantités inappréciables par la dégustation ;

« Attendu qu'en vendant et fabriquant ainsi de semblables sirops, où les éléments propres à chacun d'eux manquaient, ils ont sciemment et volontairement induit en erreur les acheteurs, qui, au lieu de sirops particuliers dont ils voulaient faire l'acquisition, se trouvaient n'avoir en possession que de simples sirops de sucre et de fleurs d'oranger ; que de tels faits, même pour les sirops gracieux ou d'agrément, constituent le délit de tromperie sur la nature des marchandises, prévu par l'art. 423 du Code pénal.... »

Le Tribunal, passant ensuite aux autres questions, a déclaré qu'il était suffisamment établi, par le rapport de M. Houzeau, que les sirops saisis étaient additionnés de glucose, d'amidon et de dextrine ; que c'était là une fraude constituant le délit de tromperie sur la nature de l'objet vendu, et a condamné chacun des prévenus à 16 fr. d'amende et aux dépens ; a ordonné la confiscation des sirops saisis.

AFFAIRE DU DOCTEUR NOIR. — EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE ET DE LA PHARMACIE. — VENTE DE REMÈDES SECRETS. — ESCROQUERIE.

Nous avons rendu compte, dans notre numéro de février, des débats auxquels l'affaire Vriès a donné lieu devant la Cour. Aujourd'hui, à l'ouverture de l'audience, M. le président a prononcé l'arrêt suivant :

« La Cour,

« En ce qui touche la prévention d'escroquerie au préjudice de Carriquiry et autres :

« Considérant qu'il résulte de l'instruction et des débats que Vriès n'a fait aucune étude médicale et qu'il ignore les notions les plus élémentaires de l'art de guérir ;

« Que cependant il s'est présenté comme possédant des remèdes efficaces pour guérir toutes les maladies ;

« Qu'admis à mettre à l'épreuve son prétendu système de traite-

ment, soit à l'hôpital de l'île de la Trinité, soit à l'hôpital des Cancéreux, à Londres, il a partout complètement échoué;

« Que, ne reculant devant aucun moyen pour attirer l'attention du public, il a fait apposer, à Londres, des affiches contenant les outrages les plus violents contre la religion catholique, le pape et le cardinal Wiseman;

« Considérant que, fixé à Paris à la fin de 1853, tous les modes de publicité ont été mis en œuvre pour le représenter comme possédant des dons surnaturels et le pouvoir de guérir toutes les maladies; que, dans ce but, il a répandu de toutes parts, comme il l'avait déjà fait en Angleterre, des prospectus annonçant *une vision* dans laquelle Dieu lui serait apparu et lui aurait ordonné d'élever un temple de marbre où toutes les religions seraient confondues et dont il serait le principal personnage;

« Considérant que, dans des lettres missives, dans des écrits imprimés et dans ses conversations, il déclarait qu'il avait fait des études médicales à l'université de Leyde; qu'il était docteur de la Faculté de cette ville et qu'il s'est fait inscrire en cette qualité sur l'*Annuaire de médecine*, publié à Paris; qu'il se faisait connaître sous la dénomination de docteur Noir;

« Considérant que cependant Vriès est forcé de convenir qu'il n'a jamais mis les pieds à Leyde; qu'il n'a suivi les cours d'aucune Faculté et n'a jamais obtenu le titre de docteur en médecine;

« Considérant que, dans les lettres, mémoires, dans des écrits imprimés et dans ses relations avec les malades, Vriès a déclaré qu'il possédait, contre le cancer, un remède infailible qu'il appelait le *quinquina du cancer*; qu'un des documents imprimés par lui contient le récit des circonstances dans lesquelles, aux îles de la Sonde, ce remède lui aurait été révélé par un Indien;

« Considérant que, sommé d'indiquer la nature de ce médicament, il s'y est d'abord refusé; qu'il a livré ensuite à l'examen trois substances qui ont été analysées par des chimistes; qu'il a été constaté que ces substances étaient de la nature la plus insignifiante et ne pouvaient produire aucun effet;

« Que les expériences faites à l'hôpital de Saint-Louis, comme à celui de la Charité, ont également prouvé que Vriès ne possédait aucun remède ayant l'efficacité qu'il annonçait;

« Considérant que l'ensemble des faits et des documents du procès

démontre que Vriès était de mauvaise foi et qu'il savait qu'il ne possédait, notamment contre le cancer, aucun remède efficace ;

« Considérant que c'est à l'aide de ces moyens frauduleux et en annonçant ainsi un remède n'existant pas, que Vriès est parvenu à former autour de son nom une renommée qui lui a amené un grand nombre de malades, trompés par ces coupables manœuvres ;

« Considérant, en outre, qu'en leur déclarant posséder contre le cancer un remède infailible et garantir une guérison certaine, il exigeait la promesse de sommes considérables dont une partie était payée comptant ; que, pour mieux gagner la confiance, il s'engageait formellement à restituer les sommes reçues si la guérison n'était pas obtenue ;

« Mais attendu que cette restitution, quelque défavorable qu'ait été le résultat du traitement, n'a jamais été effectuée, sauf dans un seul cas et pour une somme minime ;

« Qu'il est d'ailleurs constant que, dans l'état d'insolvabilité où se trouvait Vriès, il lui aurait été impossible d'opérer cette restitution ;

« Considérant que néanmoins, dans le temps qui a précédé son arrestation et comme moyen d'action sur le public, il occupait un appartement d'un loyer annuel de 15,000 francs, garni d'un mobilier somptueux ;

« Considérant que ces faits constituent les manœuvres frauduleuses prévues et définies par l'art. 405 du Code pénal ;

« Qu'il est donc constant que Vriès, depuis moins de trois ans à partir des premiers actes de poursuite, en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un pouvoir imaginaire et pour faire naître l'espérance d'un événement chimérique, s'est fait remettre diverses sommes par plusieurs personnes, et notamment par Carriquiry, 10,000 fr. ; par Kappelmann, 7,667 fr. ; par Mignot, 3,000 fr. ; par Rougemont, 6,666 fr. ; par Chardin, 4,600 fr., et leur a, par ce moyen, escroqué une partie de leur fortune ;

« En ce qui touche les chefs de prévention relatifs à l'escroquerie au préjudice de la dame Riffet et à la vente de remèdes secrets :

« Considérant que les faits ne sont pas établis ;

« Adoptant, au surplus, les motifs des premiers juges, en ce qu'ils n'ont pas de contraire aux considérants qui précèdent,

« Met l'appellation et le jugement dont est appel au néant, en ce

que Vriès a été déclaré coupable d'escroquerie au préjudice de la dame Riffet et de vente de remèdes secrets ;

« Le renvoi de la prévention sur ces deux chefs,

« La sentence, au résidu et par les motifs y exprimés, sortissant son plein et entier effet. »

ESCROQUERIE DANS L'EXERCICE DE LA MÉDECINE. — CONDAMNATION.

Toulouse a eu aussi son *docteur Noir*, c'est-à-dire son guérisseur de cancers et autres maladies incurables. Le guérisseur toulousain appartenait malheureusement au corps médical par le titre d'officier de santé. Ce titre ne l'a pas préservé d'une plainte correctionnelle et ne l'a pas garanti d'un jugement sévère dont les considérants indiquent les griefs qui étaient reprochés au sieur Martinez :

« Attendu, sur le délit d'escroquerie imputé à Martinez, qu'il est résulté de l'instruction et des débats qu'établi depuis sept ou huit ans à Toulouse, Martinez, officier de santé, se disait et s'annonçait dans les journaux comme ayant la spécialité de guérir ou extirper les cancers ; qu'il promettait guérison radicale aux personnes qui s'adressaient à lui, bien que leur maladie eût été reconnue incurable ; que ces promesses mensongères sont insuffisantes sans doute à elles seules pour constituer le délit d'escroquerie, mais qu'elles étaient toujours précédées, accompagnées et suivies de manœuvres frauduleuses ayant pour objet d'obtenir des malades d'abord la promesse de sommes assez importantes, et puis leur paiement dans ses mains.

« Qu'en effet, l'instruction et les débats ont établi : 1° que Martinez, après avoir visité les malades, cherchait à les effrayer, pour les forcer à se livrer à son traitement, en leur disant que leur maladie était incurable, qu'aucun médecin n'y pouvait rien faire, que lui seul était certain de les guérir, qu'il avait un remède infailible, un secret qu'il avait été sur le point de vendre au gouvernement ; 2° qu'il avait fait de nombreuses cures, qu'il élevait, auprès de certains témoins, au chiffre de 192 ; 3° qu'il avait été médecin de la reine d'Espagne et qu'il prenait le titre de docteur-médecin, bien qu'il ne soit qu'un simple officier de santé reconnu en France ; 4° qu'après avoir exigé des malades la promesse de sommes importantes, qui s'élevaient quelquefois jusqu'à 4,000 fr., il se faisait tou-

jours payer la moitié de la somme promise avant de commencer le traitement, et stipulait que l'autre moitié lui serait payée lors de la guérison qu'il leur promettait; 5° qu'il avait soin, dans les reçus qu'il fournissait, de mentionner que le second paiement lui serait fait lors de l'extirpation du cancer, préparant ainsi de nouvelles manœuvres pour obtenir le deuxième paiement, bien que les malades n'eussent pas obtenu la guérison promise; 6° que le traitement qu'il faisait subir aux malades qui avaient le malheur de se confier à lui consistait en application de caustiques violents sur la partie malade, qui leur faisaient éprouver de longues et douloureuses souffrances, amortissant les chairs et les durcissant au point qu'il pouvait les couper avec des ciseaux; 7° qu'il s'entourait de mystère lorsqu'il faisait le pansement de ses malades, ne voulait que personne y assistât, même leurs plus proches parents, ne voulant pas, disait-il, qu'ils lui surprissent son secret, et qu'après quelques mois de traitement il simulait l'extraction du cancer en enlevant un morceau de chair ou des eschares qu'il présentait comme le cancer lui-même, assurant que tout était fini, qu'il n'y avait plus qu'à cicatriser la plaie, annonçant seulement que cette cicatrisation était longue, mais que la maladie était guérie;

« Que dans une occasion, et au sujet de la dame Biane, des doutes s'étant élevés sur la prétendue extraction du cancer, Martínez rendit impossible toute vérification en faisant disparaître un flacon dans lequel avait été renfermé ce qui avait été extrait du sein de la malade, toutes choses qui constituaient de nouvelles manœuvres pour obtenir le paiement de la seconde moitié de la somme promise; qu'aussi il l'exigeait impérieusement et menaçait celles des malades qui faisaient difficulté de payer, parce qu'elles ne se croyaient pas guéries, de les abandonner et de cesser tous ses soins;

« Attendu que tous les faits qui précèdent constituent des manœuvres frauduleuses employées par Martínez, et à l'aide desquelles il est parvenu à se faire remettre et a tenté d'obtenir des sommes d'argent assez considérables; qu'il a ainsi commis le délit d'escroquerie qui lui est reproché;

« Attendu que ces escroqueries ont été commises au préjudice des dames Barrau, Thibaut, Biane, Roux, Bedoussont, Brachit, Calages, Pégourier-Prévost, Lamothe, Sabatier, Chartron, Laya, Bidou, et sœurs Alexandrine et Saint-Louis, religieuses;

« Attendu que, si les faits concernant les dames Lamothe et Pégourier sont anciens et frappés de prescription, ceux relatifs à toutes les autres malades ci-dessus nommées se sont accomplis depuis moins de trois ans et tombent dès lors sous l'application de la loi pénale ;

« Attendu, sur la prévention imputée à Martinez pour avoir commis des homicides ou causé des blessures par imprudence ou inobservation des règlements, qu'il est bien établi, d'après les débats, que le traitement employé par Martinez à l'égard des personnes déjà nommées leur faisait éprouver des souffrances inouïes et insupportables qui devaient nécessairement exercer une influence fâcheuse sur la santé de ces malades, dont les unes sont mortes et les autres ont survécu sans être guéries, mais qu'il n'est pas suffisamment établi que le traitement qu'elles ont subi de la part de Martinez ait occasionné leur mort ou leur ait causé des blessures ;

« Attendu, sur la prévention, pour avoir contrevenu aux prescriptions du Code de la police médicale, que Martinez apportait bien les caustiques qu'il appliquait à ses malades, mais qu'il n'est pas établi qu'il les préparât lui-même ; qu'il pouvait les prendre chez des pharmaciens, ainsi qu'il l'a prétendu ; qu'au surplus il ne les vendait pas aux malades et n'en recevait pas le prix en sus des sommes qu'il exigeait pour son traitement ; qu'enfin il n'a pas été prouvé qu'il ait fait aucune opération chirurgicale en contravention à la loi, puisqu'il se bornait à enlever les chairs qu'il avait brûlées par les caustiques qu'il employait ;

« Par ces motifs,

« Le Tribunal, vidant son renvoi au conseil et prononçant publiquement, renvoie Martinez de la prévention à l'égard du délit d'homicide ou de blessures involontaires, par imprudence ou inobservation des règlements, et pour le fait de contravention aux prescriptions du Code de police médicale ;

« Déclare Martinez convaincu d'avoir, depuis moins de trois ans, commis diverses escroqueries au préjudice des personnes dénommées dans les motifs qui précèdent, en leur persuadant qu'il était un grand médecin, possesseur d'un secret ou d'un remède infaillible pour extirper et guérir les cancers les plus incurables, lequel secret il avait été à même de vendre au gouvernement, en leur faisant croire à une guérison, quoique impossible, et faisant ainsi naître l'es-

pérance d'un succès ou d'un événement chimérique, et en leur persuadant aussi, dans le cours du traitement qu'il leur faisait subir, que leur guérison était accomplie par suite de l'extirpation simulée du cancer, et enfin, à l'aide de ces manœuvres frauduleuses, de s'être fait remettre des sommes d'argent qu'il a ainsi escroquées au préjudice des personnes susnommées;

« En conséquence, condamne Martinez à cinq années de prison et 1,000 fr. d'amende. »

OBJETS DIVERS.

DOSAGE DE LA SANTONINE.

La santonine, dit M. Schlimpert, se dissout dans le chloroforme, dans le rapport de 23 parties sur 100 de liquide, à la température de 12 à 15°. L'auteur applique ce fait notamment au dosage de la santonine associée au sucre, tel que le cas se présente dans les pastilles, car le sucre est complètement insoluble dans le chloroforme.

(Répertoire de pharmacie.)

ENCORE UNE PIQURE DE MOUCHE.

Le jeune fils de M. Eyvillard, dont la fin tragique a fait éprouver au public une si vive émotion; le frère de M^{lle} Eyvillard, qui a montré tant d'énergie, vient de succomber au charbon déterminé par une piqûre d'insecte.

Cette année a été marquée par un grand nombre de malheurs de ce genre, malheurs qui, chaque année, sont observés dans le département d'Eure-et-Loir.

On attribue ces accidents à ce que les mouches se sont abattues sur des chairs en putréfaction. Il y a donc nécessité, que cette opinion soit fondée ou non, de ne pas laisser des chairs exposées à l'air, parce que la putréfaction qui en résulte tourne au détriment de l'hygiène publique.

Le Gérant : A. CHEVALLIER.